

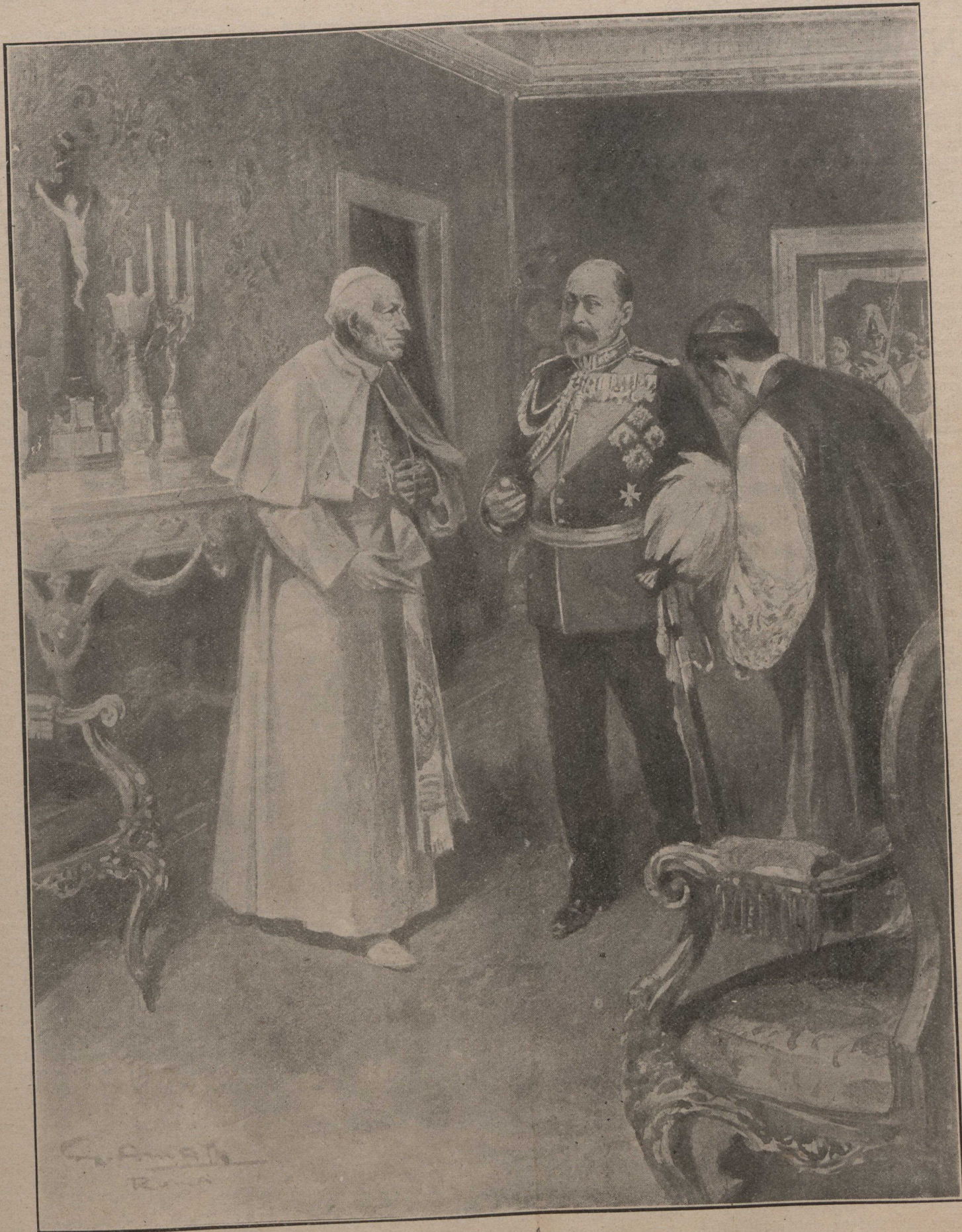
LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 58

MONTREAL, 6 JUIN 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



LÉON XIII ET EDOUARD VII.—Visite de Sa Majesté au Souverain Pontife

L'entrevue récente a eu lieu dans la bibliothèque privée du Pape. Le roi Edouard se présenta seul à Léon XIII, qui était accompagné de son chambellan. Notre gravure représente l'antichambre où se fit la première rencontre des deux illustres souverains.

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.1

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50



Il était une fois une jeune fille et un homme d'âge mûr.

La jeune fille, ni laide, ni jolie, était employée dans un hôtel en qualité de fille de chambre, et son ouvrage consistait, comme le dit son emploi, à faire les lits et à nettoyer les chambres. Elle avait la peau blanche et l'âme noire.

L'homme d'âge mûr était professeur, orateur, renommé pour son savoir, sa bonté et sa générosité. Il avait l'âme blanche et la peau noire.

Or, il arriva qu'un jour, étant en voyage, l'honnête homme à l'âme blanche logea à l'hôtel où était employée la jeune fille à l'âme noire, et, le lendemain, l'hôtelier apprit avec étonnement que la fille de chambre refusait de faire le lit de l'honnête voyageur, sous prétexte qu'elle ne pouvait être la servante d'un nègre.

Et la fille de chambre fut chassée avec tous les honneurs dus à son refus de faire son devoir.

C'était juste.

Or, l'homme noir était Booker-W. Washington.

Ce nom ne vous dit pas grand' chose, cela ne m'étonne pas trop, et, cependant, ce noir extraordinaire a remué des millions d'êtres humains par sa parole pleine de charme et de bonté. C'est un philanthrope comme on n'en voit que trop rarement.

Fils d'esclave, Booker-W. Washington s'est trouvé, dès son enfance, lors de l'abolition de l'esclavage, jeté sur la route, faisant tous les métiers pour gagner, non pas sa vie, mais de quoi s'empêcher de mourir de faim. Et, pourtant, soutenu par une volonté de fer, il réussit à s'instruire, tout en travaillant pour pouvoir payer ses cours, puis donna à son tour des leçons à d'autres plus petits et aussi malheureux que lui, ne rêvant qu'une chose, n'ayant qu'un but, celui de relever le moral des pauvres noirs, de les rendre bons, travailleurs, honnêtes et utiles à leur patrie.

Doné d'un talent oratoire extraordinaire, perfectionné par l'étude, il arriva bientôt à avoir une réputation étonnante; mais, dans cette république de soixante-quinze millions d'âmes, dans ce pays essentiellement égalitaire, chez ce peuple qui se pique d'avoir fait table rase de tous les préjugés, il n'a jamais pu être accepté à titre d'égal par certaines gens, qui se croient cependant des hommes supérieurs par la largeur de leurs idées.

Booker-W. Washington a beaucoup souffert dans sa vie, mais les misères de son enfance, les luttes de sa jeunesse et les combats de son âge mûr n'ont eu aucune prise sur la sérénité de son caractère et la droiture de son esprit.

Les hommes sérieux, les honnêtes gens l'apprécient à sa juste valeur, mais les sots ne lui pardonnent pas la couleur de son épiderme; aussi, je vous laisse à penser le bruit qui se fit dans le monde où l'on ne réfléchit pas, quand on apprit que le président des Etats-Unis l'avait invité à dîner, et que le nègre éminent avait été reçu à la Maison Blanche, comme devait l'être un des princes de la parole de notre époque.

La jeune fille blanche était d'une nature trop inférieure pour comprendre tout cela, puisqu'elle méconnaissait même la nature de ses devoirs, et son aventure n'aurait pas valu la peine d'être contée si elle n'avait eu une conclusion tout à fait inattendue.

En apprenant le motif du renvoi de la fille de chambre, toute la gent négrophobe s'émut et s'empressa de protester d'abord, puis de féliciter la pseudo-victime, et enfin, de faire des souscriptions pour la récompenser de l'énergie qu'elle avait su montrer à refuser de faire son métier.

Les bracelets, les montres, les chaînes, les chéqués arrivèrent en foule; une ville a souscrit mille piastres, une autre quinze cents, et cela continue...

C'est à se demander si ces gens-là ne sont pas complètement fous.

Mais, à quoi bon se le demander, n'est-ce pas évident?

Un des admirateurs de cette sottie fille a été jusqu'à lui écrire: "J'ai plus de respect pour une jeune fille qui refuse de faire le lit d'un nègre, que pour un président qui invite ce nègre à dîner."

Il est difficile de se décerner un plus beau diplôme de sottise.

Vous avez certainement vu nombre de gravures se rapportant au séjour du roi Edouard VII en France, et vous avez dû remarquer le contraste qui existait entre M. Loubet et le roi, celui-ci grand, presque élancé, à côté du petit président de la République.

Aucun dessinateur ne s'est trompé à cet égard, et, cependant, tous nous ont trompé.

Je me souvenais vaguement avoir vu le prince de Galles, il y a plus de trente ans, et le souvenir qui m'en était resté était celui d'un jeune homme de taille très moyenne; mais cela était un peu nébuleux dans ma mémoire, et puis, ces gravures que j'avais vues depuis, le représentant toujours comme plutôt grand que petit, je me disais que je l'avais peut-être mal vu ou qu'il avait dû beaucoup grandir.

Un indiscret, un Français, évidemment, vient de nous éclairer sur ce point, et il faut en prendre notre parti: Edouard VII n'est pas grand du tout... physiquement.

Bien plus, il paraît que notre roi est l'un des plus petits souverains d'Europe, et il est exactement de la taille de Nicolas II, empereur de Russie; ensuite vient, avec une ligne ou deux de plus, le président de la République française, M. Loubet; puis suivent en grandissant les autres chefs d'Etats, pour en arriver au roi Christian de Danemark, le plus grand de tous, et aussi le roi du plus petit royaume du vieux monde.

Il ne faut pas, cependant, en vouloir trop aux dessinateurs de ne pas nous représenter les rois à leur véritable taille, ils ne font qu'obéir à des traditions conventionnelles. On y est même tellement habitué qu'on ne figure jamais un Allemand autrement qu'au bout d'une grande pipe et portant lunette; un Anglais avec un grand nez, de grands pieds et de grandes jambes; un Français avec des moustaches formidables et de petites jambes; un Espagnol avec une cigarette à la bouche et un grand chapeau, "vulgo sombrero", sur la tête; un Russe avec une barbe en broussailles et des yeux féroces; un Turc avec un poignard aux dents et des yeux morts; un Yankee avec une impériale pour toute barbe, un grand chapeau et des pantalons trop courts à sous-pieds... et, enfin, un Canadien avec des bottes sauvages, une ceinture fléchée, un capot d'étoffe du pays, une pipe et un fouet.

Ce sont de ces habitudes que l'on contracte et dont on ne veut pas démordre, si absurdes qu'elles puissent être.

Le mois de mai 1903 s'en est allé en laissant une très mauvaise réputation.

Le joli mois tant célébré par les poètes a été bien triste, en effet.

Mauvais temps, grèves et débâcles à la Bourse: un joli trio de malheurs.

Le mauvais temps, nous n'y pouvions rien, et puis, il y a le mois de juin qui va réparer le mal. Du reste, c'est la même chose tous les ans, et toujours, au printemps, on entend les mêmes doléances des habitants, qui se plaignent du froid, du chaud, de la pluie ou de la sécheresse, et, cependant, grâce à Dieu, nous avons de bonnes récoltes. Vous rappelez-vous ce que l'on disait, l'an dernier, à pareille époque: "Tout était perdu, il n'y aurait ni grain, ni foin, et la moisson a été splendide."

La grève, c'est autre chose, c'est un mal quasi-volontaire; mais, comme c'est là un sujet dangereux à traiter, je le laisse bien vite de côté.

Quant à la question de bourse, ce n'est pas une indisposition passagère, c'est une maladie, une épidémie qui, malgré les avertissements, les ruines amoncelées, se répand, se propage de plus en plus et gangrène toutes les classes de la société.

J'ai déjà traité superficiellement cette question, mais les écrits ont peu d'effet en pareille matière, et on ne connaît guère d'autre remède que la ruine contre la fièvre du jeu de Bourse.

Un riche citoyen d'Ottawa s'est tué à la suite de fortes pertes éprouvées dans la dernière débâcle.

Deux hommes, riches il y a un an, sont devenus fous pour la même cause.

Le plus grand nombre de victimes sont tout simplement devenus pauvres; ce sont les plus à plaindre.

Il y a quelques années, le capitaine Chartrand nous racontait, dans une conférence, son arrivée et sa vie dans la Légion étrangère, et ses souvenirs, quoique racontés très gaîment et d'une manière très spirituelle, n'en prouvaient pas moins que tout n'est pas rose dans la Légion.

Il ajoutait toutefois que les Allemands qui en faisaient partie ne se plaignaient jamais, habitués qu'ils étaient à une discipline de fer et à des traitements féroces.

Les choses ne changent guère au pays des militaires, si l'on en juge par les faits suivants:

Un lieutenant nommé Hussner vient d'être condamné à la dégradation militaire, à l'expulsion de l'armée et à six ans de prison de forteresse, pour avoir tué un artilleur, Hartmann.

Hussner et Hartmann étaient amis d'enfance, le premier était officier et l'autre simple soldat. Celui-ci, arrivé depuis peu au régiment, ignorait l'énorme distance qui sépare un soldat d'un officier dans l'armée allemande, et, rencontrant son ancien ami, alla droit à lui en lui tendant la main.

L'officier dégaina et lui passa son sabre au travers du corps.

Un sergent vient d'être aussi condamné à la dégradation militaire et à dix-huit mois de prison pour mauvais traitements envers ses subordonnés.

Voici des exemples de la façon d'agir du sergent Kish, d'après un journal allemand:

"Kish avait l'habitude de maltraiter ses hommes de la façon la plus barbare, pendant et en dehors des heures de service, à l'exercice et à l'instruction.

"Il giflait journellement les recrues, leur donnait des coups dans le dos, les frappait au visage, les pourchassait par-dessous les lit, nuit et jour, souvent cinquante à cent fois par soirée, jusqu'à complet épuisement. Pendant les exercices de gymnastique, il faisait coucher ses hommes par terre et leur remplissait la bouche de tan.

"Souvent il les forçait à se déshabiller et à se frotter réciproquement avec des brosses en chien-dent bourrées de sable, jusqu'à ce que le sang coulait.

"Un des hommes, Kaehne, qu'il avait particulièrement pris en grippe, avait un pied enflé. Kish l'obligea à monter et à descendre un escalier en rampant et en exécutant le commandement: "Debout! Par terre!" Et lorsque Kaehne tomba, épuisé, il se rua sur lui en criant: "Saute ou crève!", lui laboura le visage à coups de poing, lui fendit la lèvre supérieure et lui brisa une dent. Il lui marcha ensuite intentionnellement sur le pied malade, de sorte qu'il dut s'aliter et rester sept semaines à l'hôpital..."

Ces exemples ne sont pas isolés, les mêmes faits se passent dans tous les régiments. L'armée allemande est devenue un véritable enfer.

Il n'y a pas lieu de s'étonner que le nombre des déserteurs aille toujours en augmentant.

LEON LEDIEU.

L'homme heureux change rarement de place et en tient peu. — FONTENELLE.

* * *

Les hommes, comme les chiens, sont souvent punis de leur fidélité. — CHATEAUBRIAND.

* * *

Nulle société humaine n'a le monopole du vice; quand une capitale s'indigne des scandales d'une autre, c'est souvent Sodome qui dénonce Babylone. — G.-M. VALTOUR.

" LES ASPIRATIONS "

M. Chapman nous communique une pièce de vers — " A mes deux mères " — que le poète canadien devra mettre au commencement de son volume, " Les Aspirations ", en guise de préface, et qui sera comme le portique de l'édifice littéraire qu'il est en train de terminer.

I

Mère, au bord de ta fosse, où l'oiseau vient chanter,
Sens-tu mon pied fouler le sol que mai parfume ?...
Avant de terminer, mère, un dernier volume,
Je suis venu, d'un pas ému, te l'apporter !

Mère, dans ton cercueil, reconnais-tu ma voix ?...
Avant d'ouvrir mon livre au grand souffle des
[cimes,

Je suis venu t'offrir l'hommage de ses rimes,
Certain que tu m'entends, certain que tu me vois.

Mère, écarte un moment le suaire qui cache
Ton front dont les rayons éclairaient mon chemin,
Ouvre tes yeux et prends ces feuillets dans ta
[main :

La pudeur et la foi n'y verront pas de tache.

Lis ces vers où mon âme a versé tout son feu,
Et sur qui sans danger s'abaisse l'oeil des vierges.
Quelques-uns sont éclos à la lueur des cierges,
Presque tous sous l'éclat du grand firmament bleu.

J'ai fait, dans la retraite, un livre austère et chaste,
J'ai chanté pour le Christ et pour la vérité,
J'ai mis dans mes accents toute la probité
Qu'épancha dans le mien ton cœur enthousiaste.

J'ai chanté pour l'art saint et pour les saints
[autels,

Malgré la surdité coupable de l'époque,
J'ai chanté le passé que notre histoire évoque,
J'ai chanté des aïeux les labours immortels.

J'ai vanté les splendeurs de la rive natale,
Que ton âme d'artiste aimait avec fierté,
J'ai dit de ses forêts la sombre majesté,
Et de ses cieux d'hiver la froideur idéale.

J'ai loué les vaincus non moins que les vainqueurs ;
J'ai fait parfois pleurer, bien rarement sourire ;
Pour aider les souffrants, souvent avec ma lyre
Je suis allé frapper à la porte des cœurs.

Dans mon livre j'ai mis ce qui pouvait te plaire.
Baise-le maintenant ! Oui, daigne le bénir,
Pour qu'il vive toujours, et dise à l'avenir
Que ton fils t'adorait, ô ma mère ! ô ma mère !

II

Et toi, mère-patrie, entends-tu mes accents
A travers l'Océan que le printemps caresse ?...
J'irai bientôt fouler ta rive enchanteresse,
Boire aux flots de ton art aux jets éblouissants.

France que je chéris, dont le nom seul m'enivre,
M'entends-tu te parler, malgré l'éloignement ?...
Sans cesse fasciné par ton rayonnement,
Je franchirai la mer pour te porter mon livre.

J'ai voulu dans mes chants célébrer ta fierté,
Exalter les combats qui t'ont faite immortelle,
Les saints devoirs remplis par ta force ou ton zèle
A la gloire du Christ et de l'humanité.

Je n'ai pas le luth d'or de tes bardes, ô France,
Je n'ai pas leur accent si sonore et si doux ;
Je suis un peu sauvage, et te prie à genoux
De jeter sur mon livre un regard d'indulgence.

J'ai chanté comme chante, à l'ombre du saint lieu,
Le livite naïf, à la voix indécise,
Comme chante le flot, comme chante la brise,
Comme chante l'oiseau des bois tourné vers Dieu.

L'or de ma poésie est encor dans la gangue,
Je n'ai pu ciseler le métal vierge et pur.
Je ne réclame aussi, moi, le poète obscur,
Que le mérite seul d'avoir appris ta langue.

Mais en t'ouvrant bientôt mon livre, je saurai
Te bien prouver qu'aux champs lointains du Nou-
[veau-Monde

Ta race a conservé ta sève si féconde,
Et ton souvenir reste un souvenir sacré ;

EPURONS NOTRE LANGUE

GUERRE AUX LOCUTIONS VICIEUSES

AVEINDRE. — Est un vieux mot français tombé en désuétude, qu'on remplace avantageusement par TIRER DE. Ainsi, au lieu de dire : Jean vient d'AVEINDRE un écu de sa poche, dites : Jean vient de TIRER un écu DE sa poche.

AVISSE. — Est la corruption de VIS. Ne dites pas : Les AVISSES coûtent plus cher que les clous. Il faut dire : Les VIS coûtent plus cher que les clous.

AVRI. — Ne saurait remplacer à bon droit AVRIL, quatrième mois de l'année. Ajoutons que dans le mot AVRIL, la lettre L doit être prononcée. Au lieu de dire : Vive la coutume du poisson d'AVRI ! dites : Vive la coutume du poisson d'AVRIL !

BADRANT, BADREMENT, BADRER. — Voilà

trois mots qui, trop souvent, résonnent à nos oreilles : ils sont à peu près synonymes de ENNUYEUX, ENNUI, ENNUYER. Exemple : au lieu de dire : épargnez-moi donc tout BADREMENT, vous pouvez dire : Epargnez-moi donc tout ENNUI.

BALANCILLE. — Ne peut s'employer pour BALANCOIRE. — Ne pas dire : Allons à la BALANCILLE, mais dire plutôt : Allons à la BALANCOIRE.

BALIER. — Ne s'emploie plus pour BALAYER, depuis plus de deux siècles, en France. Au lieu de dire : Un cyclone a tout BALIE sur son passage, dites : Un cyclone a tout BALAYE sur son passage.

L'EDUCATEUR.

Que, malgré la conquête et malgré l'arbitraire,
Nous n'avons, Canadiens, désespéré jamais,
Qu'aux bords du Saint-Laurent, sous l'étendard
[anglais,

Tes fils t'aiment toujours, ô ma mère ! ô ma mère !

W. CHAPMAN.

NOS GRAVURES

Léon XIII recevant la visite d'Edouard VII est un événement bien digne de remarque, et offre un tableau propre à figurer avec avantage à notre frontispice.

Sous le dôme du Vatican se sont rencontrés les deux plus grands souverains du monde, l'un dans le domaine spirituel, l'autre dans le domaine temporel.

Grâce à son initiative ingénieuse, Edouard VII a su gagner les sympathies de ses millions de sujets catholiques, et en allant ainsi déposer auprès du Saint-Père ses hommages respectueux, il a fait acte de fin diplomate.

* * *

A côté de ce tableau consolant s'en trouvent d'autres qui rappellent des accidents déplorables. De désastreuses conflagrations viennent de plonger dans la plus cruelle désolation des centaines de familles d'Ottawa et de Saint-Hyacinthe. Des quartiers complets de ces villes ont été dévastés par le feu. Sous la direction de citoyens charitables, des comités de secours se sont formés pour venir en aide aux malheureuses victimes de ces incendies. Espérons que Saint-Hyacinthe et Ottawa se relèveront promptement de la rude épreuve qui vient de les frapper.

L'incendie qui a détruit de fond en comble l'édifice occupé par la Compagnie Mitchell, à Sainte-Cunégonde, méritait aussi d'être enregistré dans la liste des principaux événements de la dernière quinzaine.

POSTE EN FAMILLE

W. P., Valleyfield. — N'avons pu publier plus tôt votre excellente poésie, l'ayant reçue trop tard. Votre collaboration nous honore particulièrement.

M. de S., Montréal. Polissez et repolissez vos essais. Pour vous encourager, nous publierons votre premier envoi, corrigé.

J. E. G., Montréal. — Oui. — Publierons. — Revenez plus souvent.

A. L., Manchester. — Regrettons de ne pouvoir publier. La forme laisse trop à désirer. Lisez de bons auteurs et vous réussirez. Prenez courage et tentez un nouvel essai.

LE CLUB DE LA CROSSE MASCOTTE

(Voir gravure)

L'Album Universel continue de s'intéresser aux événements sportifs, et particulièrement à ceux qui concernent nos clubs nationaux. Il nous

fait plaisir d'offrir aujourd'hui au public un groupe représentant le club de crosse Mascotte. Nos lecteurs connaissent la renommée que s'est acquise cette équipe de vaillants joueurs, et ils aimeront à voir ainsi réunis les membres de l'un de nos clubs athlétiques les plus populaires.

À THÉODORE BOTREL

Lu au barde à Valleyfield, par l'auteur, le 17 mai, Théâtre Palais

Tes chants ont fait vibrer nos vallons et nos grèves,
O barde qui soupire en un rythme si pur,
Que ravis de t'entendre, envahis par tes rêves,
Nous aimons ta Bretagne et son beau ciel d'azur.

Ses landes, ses menhirs, pleins d'antiques mys-
[tères,

Sa plage légendaire et ses monts enchantés,
Ses héros de renom et ses hardis corsaires,
Lueillent dans nos cœurs des gloires, des fiertés.

C'est que, barde chéri, dans leur aile bretonne,
Les brises ont porté de grands noms sur nos flots,
Et le bleu Saint-Laurent, par un beau soir d'au-
[tomne,

En immortalisa ses plus touchants échos.

Jamais, jusques alors, nos forêts séculaires
N'avaient, devant la Croix, penché leur front
[altier ;

Quand, au nom de la France, aux ombres tuté-
[laires,

Ene tendit les bras en bénissant Cartier.

Cartier !... à ce nom seul, le Canadien tressaille !
La France sur nos toits voit flotter son drapeau !
Et bien qu'un roi, gaïment, aux plaisirs de Ver-
[sailles,

L'ait un jour sacrifié comme un vil oripeau,

Après cent quarante ans, narguant la perfidie,
Tu le vois rayonner, fort contre tout affront !
Le sang de l'Armorique et de la Normandie
Coule encor dans sa veine et brille sur son front.

Messenger d'outre-mer ! aux champs du Nouveau
[Monde,

Tu retrouves, chez lui, le culte des aïeux ;
Il est resté Français ! Sa foi, vive et féconde,
Passe de père en fils sous le regard des cieux.

C'est donc un frère, O barde ! un héritier fidèle
De tout ce que ta lyre aime et chante là-bas...
Aux bords du Saint-Laurent : C'est la France-
[Nouvelle

Que tu sens, dans la paix, tressaillir sous tes pas.

Sois donc le bien-venu ! Chante ! en son âme,
[verse

Le charme harmonieux dont tes vers sont remplis !
Tout un peuple t'écoute, et ta chanson le berce,
Sous l'étendard anglais ouvrant ses larges plis !

J.-W. POITRAS.

Mai, 1903.

LA DANSE DU FEU

Lorsque l'amiral Germinet alla, l'année dernière, croiser dans les Iles-sous-le-Vent, les indigènes voulurent, en son honneur, donner une de leurs fêtes sacrées.

Ils lui montrèrent le spectacle merveilleux de la danse sacrée... de la danse du feu.

Les habitants de ces îles enchantées, de ces coins de paradis terrestre, sont catéchisés par des missionnaires catholiques et des pasteurs protestants.

Ils font à tous ces cultes le meilleur accueil, mais n'en suivent régulièrement aucun.

Leur religion est souriante, gaie, chaque cérémonie est une fête, et ils vont au temple ou à l'église, non pas parce que la façon d'honorer Dieu leur paraît meilleure dans l'un ou l'autre rite, mais uniquement parce qu'il y a chez tel ou tel officiant un chanteur qui crie plus fort, ou un organiste qui joue mieux des airs plus entraînants.

J'ai entendu là chanter des cantiques sur des airs de polka endiablés, les fidèles étaient d'une ferveur indescriptible. Au fond, ces gens sont enfants; en dépit de tous les prêches et des cantiques sur l'air de la "Belle Hélène", des invocations au Très-Haut dans le goût d'"Orphée aux Enfers", ils gardent leur foi primitive d'une façon indéfectible.

Que croient-ils au juste?... Ils ne le savent guère.

Toute leur religion, en somme, peut se résumer dans la peur du toupapao.

Le toupapao est le maître des esprits à Tahiti, aux Iles-sous-le-Vent, le maître incontesté...

Or, le toupapao est tout bonnement le revenant.

Le revenant, qui est quelque chose d'imprécis dans leurs croyances; c'est à la fois l'âme du défunt et son corps rendu immatériel et impalpable, mais le plus souvent pouvant faire tout ce que font les vivants et même bien autre chose.

C'est le revenant qui est le guide de la vie de tout Tahitien, et les pires folies s'expliquent par l'intervention du toupapao, qui ne compte pas un athée, même chez les plus graves.

"Tané" et "Vainé", homme et femme, sont sous la domination absolue du toupapao.

Mais ces toupapaos si puissants, bien que jamais dans ce pays de vaudeville et d'opérettes, ils n'occasionnent de drames, il faut de temps en temps les rendre favorables.

Il y a plusieurs manières pour cela.

L'une des plus gracieuses est de se couronner de fleurs.

D'une fleur spéciale qui ne pousse qu'à Tahiti, ou dans Raiatea, Borabora et Rabaa, les trois Iles-sous-le-Vent.

C'est la "tiaré"... appelée par les savants : Tiara Fabritensis.

Les indigènes en font des couronnes, et hommes et femmes s'en parent, les Vainés presque conti-

nuellement. Cette couronne, non seulement écarte le mauvais oeil, mais a le don précieux de rendre les toupapaos on ne peut plus favorables.

Mais il arrive qu'on veuille les contenter plus encore, et surtout chasser les sorciers toupapaos. Alors, on fait la cérémonie du feu.

Les indigènes vont dans la montagne, et récoltent des pierres et les déposent sur le rivage.

Le bord de la mer étant formé de coraux ne produit aucun galet... les blocs de coraux que l'on voudrait chauffer fondraient comme de la chaux au feu.

Avec les pierres, ils coupent en riant et transportent en chantant des arbres-mauves ou, si vous le voulez, de mauves-arbres.

La mauve de nos champs, la petite mauve, devient là-bas un arbre magnifique et s'appelle en tahitien "burao".

Avec le burao, ils coupent le "tamanou", un arbre ressemblant au noyer, mais un peu plus rouge.

Ils arrangent, mettent ces deux espèces d'arbres, puis disposent dessus les pierres récoltées.

Ils forment ainsi une sorte de chaussée empierrée aussi artistiquement que possible, d'une longueur d'environ cinquante mètres.

Et un homme... un vieillard qui a les bonnes traditions, qui est en quelque sorte le sorcier de l'endroit, y met le feu, en prononçant les paroles nécessaires.

Je me trouvais à la "Tava-Hau", la résidence de Raiatea, quand on vint avertir mon ami le "Tavana-Hau", le Résident, que le feu était mis aux arbres, et que le lendemain, on danserait sur les pierres de feu, en l'honneur du "Tavana" Germinet, du chef Germinet. Tavana s'applique à tous les chefs.

C'était une manoeuvre des plus audacieuses que l'amiral, marin admirable, se plaisait à faire exécuter à son navire.

Le lendemain, "le Protée", en effet, entra dans la passe de Borabora, s'engageait dans le chenal entre les coraux des madrépores qui rendent ces parages très difficiles, contournait l'île de Rabaa et arrivait hardiment devant Raiatea.

Une estrade avait été dressée pour le Résident, l'amiral et les officiers, en face de la chaussée de feu.

Toute la nuit, les futurs danseurs avaient veillé sur le bûcher. Les pierres étaient rouges et des flammes apparaissaient encore.

Le cortège se forma... en tête, le sorcier, qui chantait derrière la bande de "fétis", parents, amis, vêtus, des femmes de leurs longues robes de couleur, les hommes de leur "paréo", pièce de cotonnade qu'ils enroulent autour des reins. Tous pieds nus.

Le sorcier s'avança sur l'espèce de chaussée brûlante. Il tenait en main des tiges de "Ti", un arbre sacré aussi, dont les feuilles ont la propriété de ne jamais brûler... ce sont de larges feuilles, comme celles des caoutchoucs... Les Tahitiens font cuire dedans leurs poissons, et la feuille, sortant du feu, le poisson cuit, est intacte et presque froide.

Le sorcier allait devant, frappant le brasier de ses rameaux, et chantait :

—Le feu ne brûle pas !...

Derrière lui, les jeunes filles couronnées de Tiara, disaient de même... Et le cortège passait, marchaient sur ces pierres... sur ce feu... et ne se brûlait pas.

Quelques matelots du "Protée" quittèrent aussi leurs souliers, et, suivant le sorcier qui frappait le foyer devant eux avec ses branches de Ti, les matelots passèrent comme les Tanés, les Vainés, et ne se brûlèrent pas.

C'est une des plus jolies cérémonies que j'aie vues dans ces pays de merveilles.

RENE DE CLAIRET.

—Dire que papa est encore nerveux et irritable à son âge ! être volontaire à quatre-vingt-douze ans !

—Parbleu ! un volontaire de quatre-vingt-douze !

Les bonnes d'enfants distraies.

—Comment ! Mélanie, vous rentrez seule du parc Monceau ? Où donc est Bébé ?

—Ah ! mon Dieu ! madame, je l'ai oublié !



OTTAWA.—Vue des ruines du quartier qui vient d'être incendié.—(Photo. Charron, rue Sussex, Ottawa.)



OTTAWA.—Scène prise pendant l'incendie.—(Photo. Charron, rue Sussex, Ottawa.)

AU BORD DU GANGE

Toute fraîche dans sa nouveauté est la page que nous détachons aujourd'hui du dernier volume de PIERRE LOTI, "L'Inde (sans les Anglais)". L'illustre écrivain est allé cette fois chercher dans l'Inde mystérieuse, dans ce berceau de la pensée humaine et de la prière la révélation des religions aryennes. Mais ce qu'il a surtout rapporté de ce pays de lumière où règne éternellement "une fête de clartés blanches ou de clartés d'or," c'est le reflet des mille choses sur lesquelles il a promené ses yeux, c'est toute une moisson de descriptions merveilleuses, de tableaux éblouissants tels que cette vue des bords du Gange, à Bénarès, à l'heure paisible et matinale où le peuple vient en foule faire ses ablutions dans les eaux sacrées du fleuve. Voici cette page :

Du fond de la plaine où coule le vieux Gange, du fond de l'immense plaine de vase et d'herbages que les vapeurs de la nuit embrument encore, l'éternel soleil vient de surgir, et, ainsi que tous les jours depuis trois mille ans, il rencontre là devant lui, arrêtant son premier rayon rose, les granits de Bénarès, les pyramides rouges, les pointes d'or, toute la ville sainte dressée en amphithéâtre, comme pour saisir avidement la lumière initiale, se parer de la gloire du matin.

Et ici, c'est l'"heure" par excellence ; c'est depuis le commencement des âges brahmaniques, l'heure consacrée, l'heure de la grande vie religieuse et de la grande prière. Bénarès soudainement déverse sur son fleuve tout son peuple, toutes ses fleurs, toutes ses guirlandes, tous ses oiseaux, toutes ses bêtes. Par les escaliers de granit, à cette apparition du soleil, c'est un joyeux éroulement de tout ce qui vient de s'éveiller, de tout ce qui a reçu de Brahma une âme, humaine ou obscure.

Les hommes descendent, l'air heureux et grave, drapés dans des cachemires roses, ou jaunes, ou couleur d'aurore. Les femmes, en blanches théories, descendent voilées à l'antique sous des mousselines. Elles apportent des aiguères, des buires, qui mettent partout l'éclat rouge ou jaune des cuivres fourbis, à côté de l'étingement de leurs mille bracelets, colliers, ou anneaux d'argent autour des chevilles. Noblement belles d'allure et de visage, elles marchent comme des déesses, et on entend sonner, à leurs bras, à leurs jambes, les cercles de métal.

Et chacun veut offrir au fleuve des guirlandes, des guirlandes, comme s'il ne suffisait pas de toutes celles des jours précédents qui flottent encore ; il y a des torsades, en fleurs de jasmin enfilées, qui ressemblent à des boas blancs ; d'autres en fleurs d'oeillets d'Inde, où des rangs de jaune d'or et des rangs jaune soufre se mêlent, de façon à produire ce contraste de nuances que les femmes indiennes affectionnent aussi pour leurs voiles.

Des enfants nus, qui se tiennent par la main, arrivent en troupes joyeuses. Il descend aussi des yoghis et de lents fakirs. Il descend d'innocents vaches sacrées auxquelles chacun, cédant le pas avec respect, se fait honneur d'offrir une gerbe fraîche de roseaux ou de fleurs, et qui regardent se lever le soleil, commencer la fête du jour, et qui, dans leur bestialité douce, ont l'air de comprendre et de prier à leur manière. Il descend des moutons et des chèvres. Il descend des chiens pressés, et descend des singes.

Le soleil, le soleil a flots ramène la bienfaisante chaleur, dans l'air que la nuit de rosée avait presque glacé. Tous les édicules de granit, échelonnés sur les marchés pour servir de niche et d'autel, les uns à Vichnou, les autres à Ganesa aux bras multiples, présentent à ce soleil leurs petits dieux peints, qui sont encore tout gris d'une couche de limon séché, et qui, pendant plusieurs mois, avaient dormi sous les eaux troubles, saturées de cendres humaines. Et, parce qu'il brûle déjà, ce soleil, des gens s'installent à l'ombre de tous ces grands parasols, qui sont toujours là plantés à demeure et ressemblent à des ombrelles de chamignons géants, écloes en masse au pied de la ville sainte. Tandis qu'en haut, les vieux palais s'éveillent rajournés dans le matin, et les pyramides rouges resplendent, et les pointes d'or étincellent, les flèches d'or et les girouettes d'or.

Sur les radeaux innombrables et sur les marches d'en bas, le peuple de Brahma, déposant ses guirlandes et ses aiguères, commence de se dévêtir. Les araperies blanches ou roses, les cachemires de toutes nuances sont jetées çà et là, ou tendus sur des bambous, et alors des nudités admirables apparaissent, couleur de bronze sombre ou de bronze pâle.

Les hommes, à la fois sveltes et athlétiques, avec des yeux de flamme, entrent jusqu'à la taille dans l'eau sainte. Les femmes, moins dévoilées, gardant une mousseline sur la gorge et les reins,

trempe seulement dans le Gange leurs jambes, leurs beaux bras cercés d'anneaux, et puis elles s'agenouillent et se penchent sur le bord extrême, pour lancer plusieurs fois dans le fleuve leur longue chevelure dénouée.

Et quand sont finies les longues ablutions rituelles, les femmes remontent paisiblement vers leur maison, pendant que les hommes, sur leurs radeaux, parmi leurs guirlandes et leurs gerbes, se préparent à la prière.

Dans le coin des morts, où la lumière matinale montre les pierres d'alentour un peu noircies par les fumées de cadavres, on ne brûle personne en ce moment. Deux formes humaines, enveloppées de linéuls, sont là, dont nul ne s'occupe ; l'une, déjà étendue sur son bûcher, l'autre prenant dans le Gange son bain suprême, à côté de tant de baigneurs vivants et beaux, dans la plénitude musculaire. Sur les radeaux, sur les marches inférieures des escaliers qui descendent au fleuve, la prière, l'immense prière est partout commencée, et, à cette heure, elle fait différer toutes choses, même l'allumage des bûchers, et les cadavres attendent.

Oh ! les étranges expressions d'absence, les traits figés, les yeux qui ne voient plus ! Jeunes hommes en contemplation mystique, les mains sur le visage, ne laissant paraître que deux prunelles ardentes qui regardent "au-delà" ; fakirs couverts de chapelets, dont l'âme a pour un temps fui le corps anesthésié ; vieillards aux membres poudrés de cendre grise...

Au ras de l'eau, un qui prie, les yeux blancs, assis sur une peau de gazelle, garde avec une fixité à faire peur la pose des statues de Cakya-Mouni, qui est aussi par excellence la pose fakirique : accroupi, les jambes croisées, les genoux touchant le sol, et la main gauche, — une longue main osseuse — tenant le pied droit. C'est un vieillard, et la couleur de sa robe, qui plaque toute ruisselante sur son corps décharné, indique un saint yoghi : elle est d'un rose orangé très pâle, cette robe, comme les nuages d'aurore. Il prie, immobile, le sceau de Siva fraîchement inscrit sur le front, les prunelles vitreuses, la face livide tournée en plein soleil, en plein soleil étincelant, avec une expression de béatitude infinie. Un jeune athlète nu, préposé à sa garde, de temps à autre prend de l'eau du Gange au creux de sa main pour inonder la robe couleur d'aurore, ou pour asperger toutes les guirlandes posées devant le vénérable ascète, sur la peau de gazelle, dont la tête et les cornes trempent dans le fleuve. Afin de bercer mieux son rêve, sans doute, on lui joue aussi une petite musique sacrée : il y a pour cela deux garçons, qui sourient, gaîment perchés au-dessus de lui sur les granits éboulés : l'un souffle dans une conque marine, qui fait : hou ! hou ! d'un timbre plaintif de cor lointain ; l'autre frappe doucement sur un petit tam-tam de sonorité voilée. Des corbeaux, çà et là perchés alentour, l'observent avec attention. Et tous ceux qui remontent vers leur demeure, femmes ou enfants, se détournent de leur chemin pour venir le saluer avec respect : rien qu'un sourire de joyeux bonjour, une révérence les mains jointes, et on s'en va discrètement, comme par crainte de détourner son attention, de troubler sa prière.

Ma barque revient une heure plus tard, après avoir remonté le courant jusqu'au quartier des palais mystérieux. Et, à mon retour, il est encore là, le vieillard, tenant son pied maigre dans sa main aux longs doigts ; son regard même n'a pas bougé et le soleil plus brûlant ne semble pas éblouir ses yeux ternes, levés béatement vers le ciel.

— Comme il est tranquille ! dis-je...

Le batelier me regarde, me sourit comme on ferait à un enfant dont la réflexion serait trop naïve :

— Celui-là ?... Mais... il est mort !

Ah ! il est mort !... En effet, je n'avais pas remarqué une lanterne de cuir, qui passe sous le menton pour retenir la tête contre un coussin. Je n'avais pas remarqué non plus un corbeau qui s'obstine à tourner autour et tout près du visage ; le jeune athlète, chargé de jeter de l'eau sur la robe jaune rose et sur les guirlandes de jasmin, est obligé à toute minute de l'effrayer, avec une draperie qu'il agite.

Il est mort depuis hier au soir, et, après l'avoir baigné, on l'a pieusement assis là en pleine gloire du matin, dans la pose de prière qui fut la pose de toute sa vie. Et, en attachant sa tête, on l'a un peu renversée en arrière, pour qu'il pût mieux voir le soleil et le ciel.

Il ne sera point brûlé, car on ne brûle pas les yoghis, la sainteté de leurs actes ayant purifié suffisamment la matière de leur corps ; ce soir, on l'ensevelira tel que dans un vase de terre qui sera descendu au fond du Gange. Et ce sont des saluts de félicitation, des compliments de fête, que chacun, avec une figure joyeuse, vient lui adresser, à ce bienheureux qui, par ses mérites et son détachement de ce monde, est sans doute affranchi à jamais du cycle des réincarnations, délivré de l'abîme de la vie et de la mort.

Un chien s'approche, le flairer et s'en va, la queue basse. Trois oiseaux rouges s'approchent aussi et le regardent. Un singe descend, touche le bas de sa robe mouillée, puis remonte en courant jusqu'au sommet des escaliers.

Et le jeune gardien les laisse faire, ne chassant avec impatience — une impatience inusitée en ce pays où l'on supporte tout de la part des bêtes — que le corbeau entêté, qui a senti la décomposition et qui revient toujours, frôlant presque de son aile noire le visage du bienheureux, extasié dans la mort.

PIERRE LOTI.



BALLADE DE L'AMOUR DES MÈRES

Sur tout berceau, le destin gronde,
Mais près du nid est un veilleur
Dont la bonté, force féconde,
Prodigue sa tendre chaleur,
Opposant sourire à pâleur.
Ici-bas, rien n'est que chimère,
Hors le doux geste cajoleur ;
N'est tel amour qu'amour de mère.

Le petit dieu menant le monde,
Adroit, subtil, cruel, jongleur,
Dispute perfide à l'onde.
Ses propos sont de bateleur,
On récolte angoisse et malheur,
Aux beaux serments, flamme éphémère,
Faites par Eros, vil enjôleur ;
N'est tel amour qu'amour de mère.

Gloire est aussi traîtresse immonde :
Fier conquérant, sombre oiseleur,
Va subjuguant la mappemonde ;
Bourreau d'enfants, sanglant voleur,
Qu'importe aux femmes ta valeur !
Fusses-tu chanté par Homère,
Hâi, meurs seul, sans une fleur ;
N'est tel amour qu'amour de mère.

ENVOI

Reine du ciel, en ta douleur,
Quand ton fils but la coupe amère,
Tu lavas son sang de ton pleur ;
N'est tel amour qu'amour de mère.

JULES DE MARTHOLD.

Voulez-vous connaître le cœur d'un homme :
observez l'accueil que lui font ses égaux.—CHARLES NODIER.

LEGENDE INDIENNE

N'MAINÉ

La nuit, une nuit d'été, lourde, interminable, s'achevait enfin ; et ses voiles s'entr'ouvraient sur le ciel, déjà moins sombre, comme un brouillard humide, chassé par l'approche du matin. Etendu nonchalamment devant sa tente, sur la natte de joncs où il était venu chercher la douce fraîcheur des aurores pampéennes, Guaïcuru fumait lentement sa longue pipe de terre à bout d'argent.

Succédant au silence pénible qui entoure les êtres plongés dans un accablant sommeil, mille petits bruits vagues annonçaient le prochain réveil de la nature. Une brise très légère passait sur les touffes jaunies, qu'elle semblait animer d'un frisson de vie ; on percevait, au loin, le galop lent, rythmé, des bêtes de somme qui venaient boire au ruisseau voisin, tandis que les chiens de garde dressaient l'oreille, et que les chevaux entravés s'ébrouaient devant leurs piquets, impatients sans doute de se mêler aux ébats de leurs compagnons.

Guaïcuru, charmé, tendait l'oreille, heureux d'assister seul à cet éveil des choses, et son oeil perçant guettait incessamment un coin de l'horizon, où déjà une large bande de pourpre mettait, sur le vert sale de l'immense plaine, des reflets d'émeraude.

C'était l'aigle de sa tribu. A une époque où les guerriers se paraient, avec orgueil, des noms des animaux féroces ou des oiseaux de proie, sa vaillance et son audace lui avaient valu cette comparaison flatteuse avec le roi des airs.

Une sorte de respect superstitieux avait d'ailleurs entouré sa jeunesse ; il avait été élevé comme les fils du chef, et les vieilles femmes contaient tout bas qu'il n'était pas né au désert, et qu'enlevé, tout jeune, sur le territoire argentin, un destin mystérieux l'appelait à chasser un jour l'envahisseur et à rendre à son peuple d'adoption son antique splendeur.

Guaïcuru connaissait-il le secret de sa naissance ? Peut-être. En tout cas, il se montrait jaloux des avantages que le ciel lui avait départis sur ses compagnons, et prenait notamment un soin particulier de sa personne.

Ses longs cheveux noirs bouclés, qui contrastaient avec les toisons rudes de ses frères d'armes, étaient toujours soigneusement lissés et partagés sur le front avec une coquetterie presque féminine. Ses mains, petites et fines, avaient gardé une blancheur significative, et jamais il n'avait consenti, même dans les occasions où la coutume l'exigeait, à défigurer sous les peintures de guerre son mâle visage bronzé par le soleil.

Son regard, très vif, revêtait parfois une étrange douceur, et faisait rêver les jeunes filles, lorsque

par hasard il passait auprès d'elles. Aussi, N'mainé, la plus belle de toutes, l'enfant bien-aimée de l'orgueilleux cacique, pensa-t-elle, quand elle fut en âge de prendre un époux, qu'il lui serait impossible de choisir un autre homme que Guaïcuru, et son cœur bondit de joie dans sa poitrine, lorsque le fier guerrier vint offrir à son père les deux lévriers de race et le coursier fougueux, qui devaient être le prix de sa jeune beauté.

Il y avait exactement deux années que le vieux chef, croisant les pouces des nouveaux époux, les avait entaillés au moyen d'une pierre tranchante, mêlant leur sang comme devaient être, désormais, mêlés leurs v.es. Aussi, l'Indien cachait-il, sous

Sans doute, N'mainé, qui se paraît pour la cérémonie, était en train de quereller son esclave.

Cette esclave était une jeune Espagnole dont on avait massacré les parents dans le pillage d'une estancia. Guaïcuru l'avait prise, comme sa part de butin, et jetée, presque évanouie, sur le cou de sa monture. Mais, durant le long trajet que la captive avait dû faire, entre les bras de son vainqueur, sa beauté avait produit sur lui une impression profonde, et durant les jours qui suivirent leur retour au campement, les Indiens assistèrent à ce spectacle inouï d'un de leurs plus fiers guerriers prostré aux pieds d'une femme, épiant comme un chien fidèle son moindre regard, négligeant pour elle son épouse et son jeune fils. Pour

la première fois des souvenirs confus, ceux de son enfance, assaillaient son cœur devenu sauvage, et le sang parlait en lui plus haut que la volonté, plus fort que l'orgueil. Sa vie paraissait suspendue aux lèvres de l'étrangère, et pour un de ses sourires il eût volontiers sacrifié tous ses rêves de gloire.

Mais l'humilité de son vainqueur ne pouvait désarmer chez la jeune blanche la haine que lui inspirait le meurtrier des siens.

Son assiduité même lui semblait une offense ; elle y répondait par le mépris. A mesure que s'évanouissait l'espoir de la fléchir, une sourde colère germa dans le cœur de Guaïcuru ; l'insuccès de ses efforts lui rendait plus amer le regret d'avoir détruit le bonheur de son foyer, surtout la honte d'avoir perdu l'estime de ses compagnons d'armes.

Son orgueil blessé étouffa bientôt en lui la violence des premiers sentiments que lui avait inspirés sa captive, et, ce jour-là, l'Indien reparut, cruel et raffiné dans l'imagination de sa vengeance.

De l'ancienne idole, il fit la dernière des esclaves et livra aux rancunes jalouses de N'mainé celle qui avait été son heureuse rivale. Seulement, pour que l'agonie de sa victime fût plus lente, il sut faire comprendre à sa femme que la vie de la captive lui était encore précieuse, et que peut-être une étincelle de son ancienne affection la défendait contre une mort violente.

Son attente ne fut pas déçue, et il put, tout à son aise, savourer son atroce vengeance ; car, dès lors, l'existence de la malheureuse blanche ne fut qu'un martyre de tous les instants. Sous les plus futiles prétextes, sa maîtresse l'accablait d'invectives et de coups.

C'est à elle qu'incombaient les plus rudes corvées, les plus répugnantes surtout, celles qui devaient à la fois déformer son corps et humilier sa fierté, effacer dans l'esprit du chef le prestige de sa naissance et jusqu'au souvenir de sa beauté.

Ce matin-là, pourtant, N'mainé devait avoir quelque motif d'irritation plus grave, car sa colère semblait croître par instants. Brusquement, les rideaux de cuir qui fermaient la tente s'ouvrirent, et la jeune Indienne parut, traînant par le bras son esclave, et imprimant de terribles secous-



N'MAINÉ.—Arrachant de sa chevelure une longue épingle d'argent, elle la plonge d'un seul coup dans le cœur de sa rivale

ses à son corps frêle et chancelant. Le visage de la malheureuse, labouré par les ongles de sa maîtresse, était couvert de sang ; ses vêtements, en lambeaux, couvraient à peine cette autre loque lamentable qu'était devenu tout son être, sous l'effet des privations et des mauvais traitements. Seul, au fond des yeux creusés par la souffrance, le regard brillait encore d'un éclat noir superbe, d'une flamme d'indomptable énergie. L'anniversaire du jour de son bonheur avait remué dans le coeur de N'mainé les rancunes amassées contre celle qui avait failli le détruire, et l'exécution maladroite d'un ordre suffit pour déchaîner sa fureur. Elle crachait au visage de la blanche les injures et les provocations les plus grossières, sans en obtenir autre chose qu'un sourire immuable, navrant sur cette figure ensanglantée.

On eût dit que, lasse de souffrir, la victime s'efforçait d'exaspérer son bourreau ; et, de fait, il y avait une expression si méprisante dans ses pauvres traits convulsés, que l'Indienne devint folle de rage. Brusquement, elle saisit l'esclave à bras-le-corps, arracha la longue épingle de fer à tête d'argent qui retenait dans ses cheveux l'aigrette

dit la haine éveillée en elle par le dédain de sa propre beauté pour les charmes d'une rivale, et aussi par l'injustice de l'abandon. N'était-ce pas le modèle des épouses ? Lorsque Guaïcuru rentrait de quelque expédition lointaine, ne trouvait-il pas ses troupeaux en bon état, ses chevaux prêts à fournir les plus longues courses, ses armes de chasse brillantes et polies ? Ses repas étaient préparés avec un soin minutieux, et le soir, sous la tente, il rencontrait à portée de sa main sa pipe favorite et le flacon d'eau-de-vie, compagnon de ses veilles. Ses moindres désirs étaient des ordres, et lorsqu'il avait installé l'étrangère à son foyer, la femme légitime lui avait, sans murmure, cédé sa place, et, en dépit de sa douleur, elle l'avait servi de ses propres mains. N'était-elle pas enfin la mère du jeune fils qui devait être un jour son enfant.

N'mainé avait seize ans à peine. Ses cheveux, que son geste de colère avait défaits, couvraient

magique de ceux du "Caburé", lorsqu'il appelle autour de lui tous les oiseaux de l'air ; tes yeux ont la profondeur des sources claires, tes lèvres la fraîcheur parfumée des fleurs odorantes du Manduduyu. Tu es la vivante image de Kalila, et tu seras toujours la reine de mon coeur."

Sous la caresse de cette voix, la jeune Indienne, tout heureuse, fermait à demi les paupières, et dans sa gorge chantait une mélodie bizarre. Son regard, rempli d'une joie cruelle, passait à travers ses longs cils baissés, pour aller se perdre là-bas, dans le grand ciel, où, avec les dernières ombres de la nuit, il lui semblait voir s'envoler à jamais le souvenir de sa rivale, tandis que le soleil montrait enfin à l'horizon son disque rougeâtre, mettant comme une auréole sanglante au front du cadavre de la blanche première victime de ses fêtes sacrées.

Depuis lors, en effet, et en mémoire de la vengeance de N'mainé, il resta d'usage dans sa peuplade d'offrir au roi du jour le coeur arraché, palpitant encore, à la poitrine ouverte d'une jeune captive.

PAUL MONCOUSIN.



DESTRUCTION DE LA MANUFACTURE ROBERT MITCHELL, A SAINTE-CUNÉGONDE. — Vue de l'établissement quelques heures après l'incendie

de plumes de nandou, et, d'un seul coup, la plongea dans le coeur de sa rivale, où elle fouilla, quelque temps, avec une sorte d'ivresse cruelle.

La tête se renversa en arrière, le corps eut deux ou trois soubresauts, et vint s'abattre sur le sol devant Guaïcuru, toujours impassible.

Son acte accompli, N'mainé resta immobile, à la même place, et sa colère parut tomber comme par enchantement. Une crainte terrible venait de s'emparer d'elle, celle d'avoir encouru le courroux du maître de sa destinée. Timidement, ses yeux interrogeaient son visage, cherchant à y lire son excuse ou sa condamnation ; mais lui demeurait impénétrable, se contentant d'observer sa femme du coin de l'oeil, avec le regard oblique des Indiens, ce regard qui semble ne point voir, mais qui enregistre fidèlement les moindres détails d'une scène. Alors N'mainé se décida à parler.

En termes touchants, parce qu'ils étaient sincères, elle dit sa souffrance, depuis le jour où l'étrangère lui avait volé le coeur de son époux. Elle

ses épaules et le bas de son visage, laissant apercevoir deux yeux brûlants, que l'émotion rendait humides, et la peau de tigre qui ceignait ses reins moulaient un buste souple, admirable. La jeunesse avait fait s'épanouir magnifiquement cette petite fleur pampéenne, fleur sauvage dont le parfum est plus pénétrant parce qu'il est plus rare.

Lorsqu'elle se tut, et pour fléchir complètement le courroux de son maître, elle s'agenouilla à demi devant lui ; et peu à peu, enhardie par son silence, elle se glissa en rampant comme une chatte jusqu'à sa main, qu'elle baisa. Cette attitude humble et touchante signifiait, pour le chef, l'oubli des dédains supportés, et le retour à un passé de tendresse. Il le comprit et sortit enfin de son immobilité. Il se dressa, et, caressant lentement la jolie tête que son brusque mouvement venait de faire rouler sur ses genoux, il dit avec un accent d'une douceur étrange, l'accent qu'il prenait parfois pour flatter son lévrier favori :

"N'mainé, tes accents mélodieux ont le pouvoir

Désastreux incendie à Sainte-Cunégonde

Sainte-Cunégonde a été, dans la nuit du 23 au 24 de mai, le théâtre d'un incendie considérable qui a causé pour environ \$300,000 de dommages.

Tout l'important établissement de la Compagnie Robert Mitchell, No 42, rue Dominion, et qui occupait, avec la manufacture de Thos. Davidson, presque tout l'espace compris entre les rues Dominion, Albert, Vinet et Delisle, a été détruit de fond en comble. La fonderie de cuivre Mitchell passait pour une des mieux outillées du continent américain, et l'on ne saurait se faire une idée de la valeur industrielle des magnifiques patrons et modèles, ainsi que des machines perfectionnées qui ont été, cette nuit du 23 au 24, la proie des flammes. Rien ne reste du vaste établissement Mitchell que les quatre murs calcinés et partiellement effondrés.

POUR NOS LECTRICES

CHRONIQUE

Les mariages sont à l'ordre du jour. Si nous causons un peu, mesdames, des robes de mariées. La toilette toute blanche avec le voile gracieux et la couronne de fleurs a bien perdu de sa vogue, hélas !

Le progrès est, par nature, l'ennemi des traditions, et qu'elles entravent ou non sa marche, il

veux arrangés comme les jours précédents. Ils peuvent être plus ondulés, plus soignés, plus maintenus, mais, encore une fois, la coiffure ne doit pas être transformée de façon à changer presque totalement l'aspect de la physionomie.

Parce que, aujourd'hui, l'on ne se marie plus guère en la symbolique "toilette nuptiale", il ne faut pas croire que la question du trousseau soit

de fortune des parents de la jeune fille, et qu'il convient à celle du futur mari. Ce n'est pas une mince affaire, comme l'on voit. Heureusement qu'il est avec la mode, comme avec le ciel, des accommodements. Je ne sache pas que telle jolie fillette dont le père n'a pas l'heur d'être millionnaire, ou telle gentille travailleuse, ait, faute de pouvoir se donner un trousseau aussi compliqué, manqué d'épouser le brave homme de son choix.

Aussi, est-ce tout simplement pour mémoire que j'ai mentionné toutes ces choses, décrétées par des lois fort peu judicieuses, et dont je me garderais bien de conseiller l'observance à mes lectrices.

* * *

Les blouses sont toujours jolies, et, malgré que la mode en existe depuis des années, elles trouvent le moyen de paraître encore nouvelles.

Les grands cols de toutes formes, les étoles jolies



1.—Costume de velours (blouse et pantalon) pour garçonnet de 8-10 ans.

2.—Petit manteau de demi-saison à taille courte pour petite fille de 3-5 ans.

3.—Col de batiste pour petite fille de 6-8 ans.

4.—Costume de demi-saison (baléro à plis avec col de dentelle et jupe à plis) pour fillette de 13-15 ans.

5.—Costume-marin, lavable, (corsage de dessous et jupe, blouse avec col) pour petite fille de 3-5 ans.

faut qu'elles disparaissent à mesure qu'il avance.

Donc, le costume de voyage, simple dans son élégance, est maintenant ce que revêt la jeune épousée, au matin du grand jour.

Si l'on a décidé de ne pas faire le classique voyage de noces et qu'on ne veuille pas non plus se marier en blanc, on portera une jolie robe de ville, de nuance claire, et un chapeau élégant avec voilette blanche et gants blancs. Peu ou point de bijoux. On les réservera pour la première réception, où, jeune femme, on présidera.

Il serait à souhaiter que, le jour de son mariage, la jeune fille ne modifiât pas trop brusquement, et de trop sensible façon, l'échafaudage de sa coiffure ; en d'autres termes, qu'elle gardât ses che-

beaucoup simplifiée. Au contraire, le luxe, l'élégance et la coquetterie ne perdent jamais leurs droits... Le trousseau actuel comprend, outre la lingerie, dont nous parlerons une autre fois, au moins une robe de visite et une robe de réception, une petite robe légère et plus simple dite "de contrat", une couple de costumes-tailleur, quelques blouses de soie, une couple de chapeaux, plusieurs paires de gants, voilettes, collets, fichus, etc. Puis des robes de chambre, des matinées, des peignoirs, des saut-de-lit, des "kimonos", des toilettes de bal et de petites soirées, des robes d'intérieur et des toilettes de rue, simples, pour les courses et les magasinages. Le tout en aussi grande quantité et d'aussi jolies qualités que le permet la situation

ment travaillées sont le complément de toutes les blouses habillées. Les linons finement plissés et ajourés y sont fort employés ; on les incruste de motifs de guipure, de broderie anglaise, de filet... et la diversité des matériaux employés, comme le nombre des combinaisons essayées, nous offre des créations toujours nouvelles.

Je ne saurais trop répéter aux jeunes filles d'employer leurs loisirs et l'habileté de leurs jolis doigts à la confection de ces jolies garnitures, toutes de fantaisie. Rien n'est plus facile, et l'on sera sûre que la banalité sera évitée et que le cachet d'originalité sera obtenu dans les combinaisons arrangées ainsi par soi-même.

LAURENTIENNE.

TRAVAUX DE DAMES

Ceci est un petit travail facile et charmant, que toutes nos jeunes lectrices feront aisément.

C'est un dessus de clavier, en drap, très utile pour préserver l'ivoire des touches, et qui peut s'exécuter en toutes nuances : rose, grenat, etc.

Les mesures sont fort simples à prendre : la bande de drap doit être de la grandeur du clavier; elle est dentelée tout autour. Notre modèle a un titre bien connu et qui inspirera, de toute façon, les jeunes pianistes : "la Flûte enchantée !"

Le sujet sera brodé au point de tige, en cordonnet vieil or; le contour du ruban est fait avec deux tons de bleu; les sept lignes de la portée sont faites en noir. Les églantines sont brodées au passé, en trois tons de rose, avec le cœur de teinte or; les myosotis en trois tons de bleu; le feuillage et le paysage en trois tons de vert algue; les notes sont noires, naturellement.

Pour la manière de broder, il n'y a besoin que de connaître le point de Boulogne, car le point de tige peut être omis par les personnes qui ne le connaissent pas bien.

Naturellement, la chair est rose, les lèvres rouges, les yeux bleus, la flûte noire; le vêtement est grenat et doublé or, le pantalon aubergine, le gilet beige clair avec les bas de même ton, les souliers noirs.

Si tout cela est ourlé et doublé de satin gris saune ou bien ivoire, l'harmonie des tons sera complète.

Pour nos lectrices très habiles et expertes en ce genre d'ouvrages, nous conseillons de choisir comme tissu, au lieu de drap, une jolie moire ou un satin orné d'une cocotte en ruban d'une teinte assortie au ruban du tour.

CONSEILS D'HYGIENE ET DE BEAUTE

On conserve, à Budapest, parmi les archives de la ville, un ancien manuscrit, daté du 12 octobre 1652, ainsi conçu :

"Moi, Dona Isabelle, reine de Hongrie, étant âgée de soixante et douze ans, fort infirme, ai été guérie par la recette suivante, laquelle j'obtins d'un ermite que je n'ai jamais vu ni pu voir. Depuis, elle me fit tant de bien et d'effet qu'en même temps je recouvrais mes forces, en sorte qu'elles paraissaient saines à un chacun. Le Roi de Pologne me voulut épouser, ce que je refusai pour l'amour de Dieu et de l'Ange duquel je crois que j'obtiens cette recette.

"Prenez des fleurs de romarin, autant que vous voudrez, mettez-les dans une cucurbitte en verre, et versez par-dessus une suffisante quantité d'esprit de vin pour les imbiber. Bouchez bien et laissez macérer vos fleurs pendant six jours, en suite, distillez au bain-marie."

La teinture ou alcoolat de romarin, qu'on peut se procurer chez tous les pharmaciens, doit produire le même effet que l'eau ainsi préparée. On en absorbe quelques gouttes sur un morceau de sucre. Mais, il nous semble que la reine de Hongrie a beaucoup exagéré les vertus de la recette; en tout cas, elle n'a pas justifié par la suite la réputation qui lui a été faite par le vieux manuscrit.

Pour arrêter le saignement de nez, il faut aspirer l'air par le nez, en fermant la bouche, et faire l'expiration par la bouche en fermant le nez. On répète cet exercice jusqu'à ce que le saignement ait fini. L'air extérieur, arrivant par le nez, fait coaguler le sang. Mais il faut respirer aussi profondément que possible.

Tous les bègues sont de tempérament nerveux, et la hâte qu'ils ont de parler se sent dans le jeu des organes vocaux, qui ne peuvent agir assez vite pour correspondre à la pensée; il s'ensuit de la confusion. Ce qu'il faut, c'est distraire l'esprit par quelque autre chose; ainsi, à l'énonciation de chaque syllabe, frapper une partie quelconque du

corps avec le doigt, ou cligner de l'oeil, et à l'instant la personne cessera de bégayer.

Si l'on persiste dans des pratiques analogues, la guérison s'effectuera d'une façon durable.

* * *

Dans la plupart des régimes de suralimentation, qui donnent de si bons résultats, on prescrit souvent l'emploi de la poudre de viande, aussi, est-il utile de pouvoir la préparer soi-même.

On prend un bon morceau de bœuf, que l'on choisit sans nerfs ni graisse — la tranche ou le romsteck conviennent très bien pour cet usage; — on le fait couper par le boucher en tranches minces; on couvre chaque morceau d'une légère couche de sucre en poudre et on les expose au soleil. Il faut peu de temps pour les sécher, et on obtient alors une poudre grise qui peut se conserver quelque temps.

De cette façon, on sait ce que le malade consume.

Pour faire du suc de viande, on fait usage d'une petite presse.

En machant d'abord la viande, et en la renfermant dans une en fer-blanc, que l'on fait bouillir au bain-marie pendant un quart d'heure, on double le rendement du suc, que l'on obtient de très bonne qualité, et il se conserve quelques jours.

* * *

Recette contre les gerçures des lèvres :

Faites dissoudre ensemble : cire vierge, 15 grammes; huile d'amandes douces, 15 grammes; essence de benjoin, 9 gouttes.

Le client. — (Se livre avec empressement à ce petit exercice.)

Le médecin. — Sentez-vous actuellement la moindre gêne, ou la moindre douleur ?

Le client. — Non, docteur, je me trouve parfaitement à l'aise; on dirait que je n'ai jamais rien senti.

Le médecin. — Continuez à marcher ainsi nu-pieds de la sorte, et vous serez guéri pour toute votre vie.

MORALE. — Pour guérir radicalement les cors aux pieds : pas de souliers étroits, pas de bottes serrées.

PROPOS DU DOCTEUR

Les convulsions des jeunes enfants sont plutôt un accident, ordinairement léger, qu'une maladie véritable; c'est le plus souvent le seul symptôme manifeste d'une affection bénigne de l'enfance.

Les convulsions sont en général beaucoup plus effrayantes que graves, elles durent habituellement peu de temps et ne nécessitent pas un traitement très actif. Elles cessent spontanément ou par l'intervention la plus simple, telle que l'aspersion d'eau froide, l'enlèvement de langes trop serrés, l'inhalation de quelques gouttes d'éther, etc. Il faut se garder d'aggraver ou de compliquer les accidents et réserver un traitement énergique aux cas dans lesquels l'intensité et la prolongation de la crise mettent véritablement en danger l'existence du malade. Tout ce qui provoque l'afflux du sang au cerveau, la constipation, une indigestion, un simple refroidissement, la dentition ou une fièvre éruptive naissante sont les causes ordinaires des convulsions.

Il faudra d'abord débarrasser l'enfant de ses vêtements; on l'enveloppera d'une couverture et on le couchera sur un lit, la tête haute, dans une chambre vaste, bien aérée et dont la température ne sera pas trop élevée; on mettra des cataplasmes chauds à chaque pied de l'enfant, en même temps on lui donnera des lavements laxatifs avec du sel de cuisine, de l'huile d'olive et de l'eau tiède; on appliquera des flanelles chaudes sur le ventre et on lui promènera de temps en temps un mouchoir légèrement imbibé d'eau froide sur les narines, la face et la nuque; il est inutile de

maintenir des compresses d'eau froide et encore moins de la glace sur la tête.

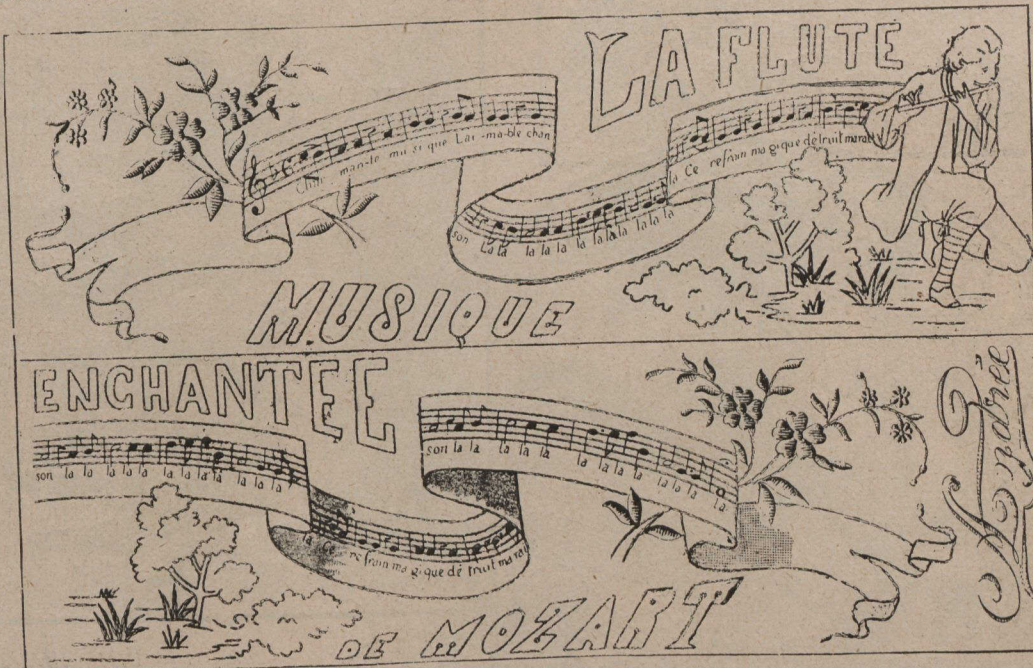
Dès que l'enfant peut avaler, on lui donne du sirop de rhubarbe, s'il est très jeune, de l'huile de ricin s'il est déjà âgé, pour débarrasser complètement les voies digestives; on peut aussi dans ce but donner un vomitif ou un lavement purgatif. Si tous ces moyens restent inefficaces, on recourra aux inhalations de chloroforme, de préférence aux bains tièdes prolongés. Enfin, une fois la crise terminée, on s'efforcera d'en empêcher le retour; ce résultat sera obtenu le plus souvent par une hygiène rationnelle et, au besoin, par l'administration de quelques médicaments calmants.

RECETTE

POUR ENLEVER LES TACHES D'ENCRE SUR LES FEUILLES D'UN LIVRE OU SUR UNE GRAVURE. — On fait dissoudre dans l'eau du permanganate de potasse jusqu'à ce que la solution soit d'une forte teinte rouge violacée; ensuite on se munit d'une dissolution d'acide sulfureux.

On trempe la feuille à nettoyer dans l'eau claire; on l'éponge un peu entre deux buvards, sans lui laisser le temps de sécher. On verse le permanganate sur la tache et on l'y laisse jusqu'à ce que l'encre devienne couleur de rouille très prononcée; alors seulement on verse la dissolution d'acide sulfureux, qui enlève le permanganate et l'encre, et on procède à un rinçage à l'eau.

Ce moyen est aussi très bon pour nettoyer les vieilles gravures.



On triture avec une spatule de bois et l'on met en pot. Cette pommade est également bonne pour les crevasses des mains.

Formule d'une solution antiseptique pour la grande désinfection des meubles, planchers, murailles, etc. :

- Chlorure de zinc 1,000 gr.
- Acide chlorhydrique 30 gr.
- Eau de pluie 2,000 gr.

Méler à chaud. Une pinte pour un seau d'eau de 10 pintes.

AUX PERSONNES AYANT DES CORS

Nous trouvons dans le "Siècle Médical" de Madrid, un petit dialogue entre un médecin et son client, qui nous paraît mériter la publicité de nos colonnes, et que nous reproduisons dans sa forme originale :

Le client. — Docteur, je suis martyrisé par des cors aux pieds; veuillez donc m'indiquer un traitement radical.

Le médecin. — Enlevez la botte de votre pied droit, et montrez-moi le mal.

Le client. — (Obéit et montre du doigt l'endroit douloureux.)

Le médecin. — Otez l'autre botte.

Le client. — (S'exécute et se trouve ainsi nu-pieds.)

Le médecin. — Promenez-vous maintenant dans la chambre.

LA GRÈVE DES EMPLOYÉS DES TRAMWAYS À MONTREAL



Aux grèves succèdent les grèves dans la métropole du Canada, depuis quelque temps. C'est de la grève des employés de la Compagnie des chars urbains que le public montréalais souffre aujourd'hui.

Au moment où nous mettons sous presse, la situation n'est guère rassurante, tant la population est surexcitée.

Déjà de regrettables scènes de violence se sont produites dans certaines parties de la ville, et la sécurité publique a été profondément troublée.

Espérons que la tempête s'apaisera bientôt et que le calme sera promptement rétabli dans notre cité, généralement si paisible.

1. Un citoyen obligeant enlève des pierres placées entre les interstices d'une aiguille dans le but de faire dérailler les tramways. — 2. Une scène dans le nord de la ville : la police repressant un rassemblement de grévistes. — 3. Quelques tramways circulent protégés par la police. — 4. La police assaillie par une volée de cailloux au moment où une partie de la ville est plongée dans l'obscurité, samedi soir. — 5. Un déraillement.

Un royaume conquis sur la mer

L'HISTOIRE DU PEUPLE HOLLANDAIS, LEÇON D'ÉNERGIE

Un peuple qui crée lui-même le pays qu'il habite, en défend le sol avec une égale intrépidité contre les attaques des éléments et les convoitises des hommes, et dans cette lutte continuelle acquiert des qualités qui lui permettent de se faire une belle place à côté de nations beaucoup plus favorisées par la nature et pourvues par elle de ressources nombreuses et variées, tel est l'exemple que nous offre l'histoire du peuple hollandais. Aucun autre n'est plus instructif et ne donne une plus éclatante leçon d'énergie. Il prouve en effet que, lorsque au lieu de se laisser abattre par les difficultés, on a le courage de se raidir contre elles, on arrive à changer les pires obstacles en instruments de grandeur et de prospérité.

Curieux, frappant, unique en son genre est le cas d'un pays où le sol même est le produit du travail opiniâtre et de la constante vigilance de ses habitants ; et c'est celui de la Hollande. D'abord arraché à la mer, défendu depuis contre ses assauts continuels et reconquis sur l'étranger qui l'avait envahi, le sol hollandais est deux fois la propriété de ceux qui l'occupent. La devise modeste de ce peuple : "Je maintiendrai", suppose en réalité chez lui les qualités les plus rares, et, pour la justifier, il a parfois poussé le courage jusqu'à l'héroïsme. Une existence si rude, si disputée, a développé en effet chez lui une énergie singulière ; et cela nous montre comment une race peut être façonnée par le milieu. D'autre part, en même temps que les difficultés avec lesquelles il était aux prises stimulaient chez l'individu l'initiative personnelle, le Hollandais sentait bien que, seul, il serait incapable de triompher des forces de la nature coalisées contre lui. C'est grâce à l'esprit d'association qu'il a pu accomplir les grandes choses qu'il a faites, non seulement pour assurer son existence, mais pour marquer au premier rang sa place dans toutes les directions de l'activité humaine.

Aussi, un voyage en Hollande mérite-t-il plus qu'aucun autre de nous attirer. Il nous ménage de bien curieux spectacles et de bien instructives leçons. Si voisin qu'il soit de la France, ce pays nous présente une nature, des conditions de vie fort différentes de celles des Français, et, ce qui est le point intéressant, une histoire glorieuse, un art original qui sont le produit même de ce milieu si particulier.

EAUX DEBORDEES, VENTS DECHAINES. — L'HOMME LUTTE CONTRE LES ELEMENTS.

Un tiers environ du territoire de la Hollande est placé au-dessous du niveau de la mer ; il y a plus, ce sol déjà si menacé par la mer est, en outre, sur bien des points, miné par l'eau des trois fleuves,



EN HOLLANDE : Un pâturage conquis sur la mer, d'après le tableau d'A. Mauve. — La mer envahissait sans cesse les plaines uniformément basses de la Hollande. Les habitants durent défendre avec une infatigable énergie leur pays contre les flots. Maintenant, dans les "polders," anciens marécages desséchés, on mène à paître les moutons et le bétail, dont l'élevage constitue une des richesses du pays.

l'Escaut, la Meuse et le Rhin, qui, près de leurs embouchures, se partagent en branches nombreuses, se mêlent et se confondent dans un désordre bien fait pour dérouter les géographes. Les débâcles qui suivent les hivers rigoureux, les tempêtes et les pluies persistantes peuvent, à l'occasion, obstruer l'écoulement de ces eaux et provoquer de

terribles inondations. Les profondes déchiquetures de la côte, en Zélande, et la dislocation des files situées au nord du Zuyderzée, qui formaient autrefois un ensemble compact, témoignent assez de la fureur de la mer en ces parages. A ces assauts s'ajoute la violence des vents : fréquemment déchaînés sur ces rivages, ils dispersent au loin leur sables et les amassent en dunes mouvantes qui, sur certains points, atteignent une hauteur de 60 mètres sur 6 kilomètres de largeur.

Sans attaquer de front les éléments conjurés contre lui, le Hollandais, avec sa vaillante et infatigable obstination, a su les dompter. Mais, pour y arriver, que de travaux, de peines et de dépenses ! Son pays ne produit que peu de bois et n'a pas de pierres ; c'est du Norvège, de la Norvège surtout, qu'il doit tirer à grands frais les énormes poutres des estacades, et les blocs de granit qui, jetés dans la mer, formeront sur les points les plus menacés, au Helder par exemple, des digues s'avancant dans les flots sur une profondeur de 10 kilomètres et une profondeur de 60 mètres.

Contre le vent salin qui ronge la végétation et dévaste tout sur son passage, la lutte n'a pas été moins difficile. Avec une patience merveilleuse, il a fallu repiquer soigneusement, un à un, les brins d'une herbe grêle, propre à cet usage, afin que ses racines traçantes retiennent peu à peu entre elles et fixent ainsi les sables de la dune. Derrière ce fragile abri, des clayonnages de joncs



UNE TEMPETE SUR LES COTES DE HOLLANDE : Tableau de Jacob Ruysdael (Ecole Hollandaise, XVIIe siècle.) — La mer furieuse envahissant toute une contrée, détruisant villes et villages, emportant les barrières qu'on essayait de lui opposer, tels sont les souvenirs dont l'histoire de la Hollande est toute remplie.

desséchés ou de branchages épineux forment une protection encore bien précaire pour la croissance de quelques arbustes rabougris. Plus loin, des chênes trapus dont les tiges allongées rampent sur le sol, de maigres buissons de peupliers blancs qui, secoués par les rafales, cherchent à se cramponner au sable inconsistant ou tordent convulsivement leurs branches dans des attitudes de lutte ou de désespoir. Chacun de ces arbrisseaux, ployés, meurtris, découronnés, raconte sa lamentable histoire, et la torsion des troncs, les cicatrices dont ils sont couverts attestent la rudesse des assauts qu'ils ont subis. Ça et là, dans quelque recoin, apparaît une chaumière tapie, rasée dans la dune, avec une parcelle exiguë, ménagée pour la culture, où croissent maigrement des pommes de terre. Encore faut-il veiller sans cesse pour en assurer la chétive récolte.

Parfois, malgré toutes les précautions, une bourrasque plus forte, soufflant sournoisement à travers ces vaines défenses, les disperse et les détruit. Ailleurs, les flots excités par la tempête ou grossis par une crue soudaine des fleuves, renversent tous les obstacles. Sous leur pression formidable, les jetées sont abattues, les digues crevées ; la masse lugubre de l'inondation envahit toute la contrée, emportant comme des fétus de paille les barrières improvisées qu'on essaye de lui opposer. Ce sont alors des nuits anxieuses, pleines de pénible labeur et d'angoisses. Des escouades de travailleurs affairés, les pieds dans l'eau, amassent où ils peuvent des fascines qui amortiront la violence des flots ou consolideront les points les plus menacés.

TERRIBLES CATASTROPHES. — PRODIGES D'ÉNERGIE ET DE CALME TENACITE

L'histoire a conservé le souvenir de quelques-unes de ces grandes catastrophes : celles qui, au XIIe et au XIIIe siècle, aboutirent à la formation du Zuyderzée ; celle du 18 novembre 1421, qui amena la destruction de 72 villages et la mort de 100,000 habitants. Qu'on imagine l'effroi et les ravages produits par de si épouvantables désastres ! Où fuir ?... De tous côtés, la mort apparaissait inévitable, et l'impuissance de l'homme, en présence du déchaînement de forces aussi terribles, aussi disproportionnées avec les moyens de



LA MER DE HARLEM AU XVIIe SIECLE : Tableau de Van Goyen (Ecole Hollandaise). — Long de 24 kilomètres, ce lac, si vaste qu'on lui avait donné le nom de mer, est desséché depuis 1840. La place en est occupée par un "polder," vaste plaine verdoyante de 20,000 hectares, cultivée et mise en exploitation.

résistance dont il dispose, ne laisse aucune place à l'espoir. Remarque curieuse et bien significative du caractère hollandais : on chercherait vainement dans les chroniques du temps les détails pathétiques que comporte le récit de pareilles scènes. Au lieu des émouvantes descriptions qu'on s'attendrait à y trouver, on n'y rencontre que la simple constatation des faits et de l'étendue des dégâts. Le Hollandais a mieux à faire que de s'attarder en de vaines doléances. A peine a-t-il échappé au danger qu'il se hâte de pourvoir aux nécessités les plus urgentes. Comme des fourmis dont la demeure a été bouleversée de fond en comble et qui se remettent aussitôt à leur travail, ce vaillant petit peuple, avec son indomptable ténacité, reprend sa tâche accoutumée et, avec une prévoyance plus intelligente encore, il s'efforce de parer pour l'avenir au retour de semblables catastrophes. Pas plus que sa littérature, son art n'en a consacré le souvenir. Nous ne connaissons aucune peinture représentant une de ces inondations, pourtant si fréquentes et si terribles, et c'est à peine si nous pouvons signaler une eau-forte assez insignifiante de Pieter Nolpe, qui nous fait assister aux travaux de réparation entrepris à la suite de la rupture d'une digue du Diemer, devenu aujourd'hui l'un des "polders" les plus remarquables de la Hollande, puisque le sol qu'il occupe se trouve à 15 pieds au-dessous du niveau de la mer.

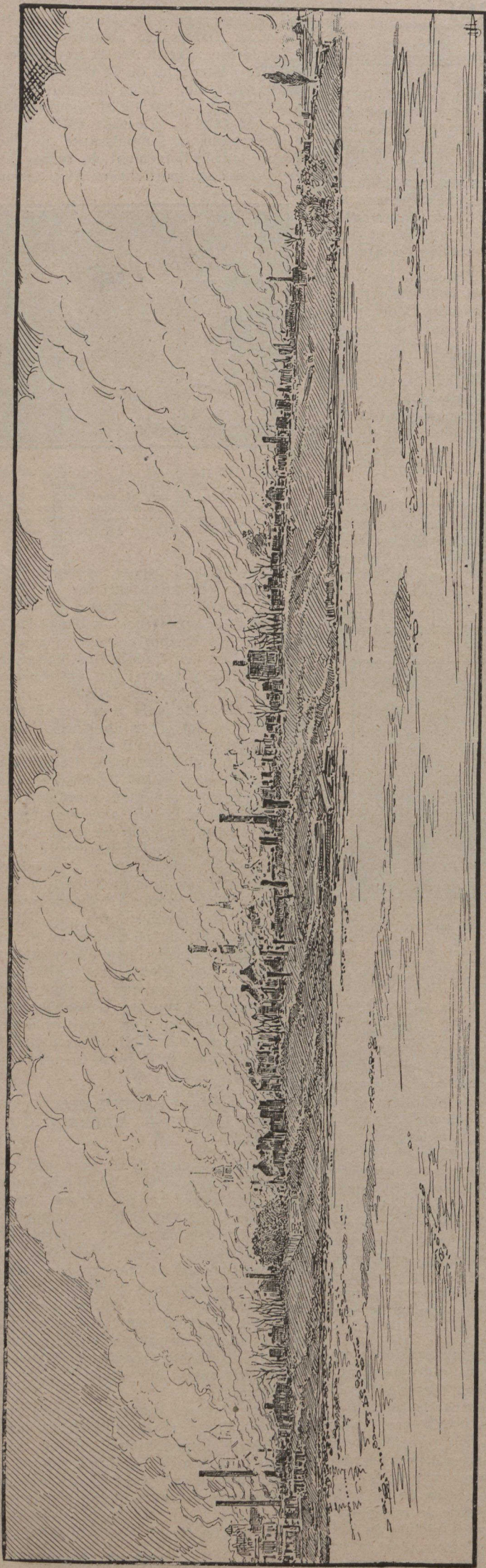
PATURAGES EN PLEINE MER. — VILLES QUI PENCHENT. — MAISONS QUI S'ÉPAULENT.

Ces polders, si curieux, sont des terrains conquis sur l'eau pour être livrés à la culture, et protégés maintenant par des digues. Dans beaucoup de parties de la Hollande, ils occupent les plaines basses qui, originairement couvertes de marécages, ont été peu à peu desséchées. L'eau qui y séjournait autrefois, aspirée par des moulins à vent ou des pompes à vapeur, est aujourd'hui déversée dans des fossés où, par les grands canaux auxquels ils aboutissent, elle s'écoule jusqu'à la mer. Convertis en prairies ou en cultures de toute sorte, ces terrains produisent d'abondantes récoltes et atteignent, sur divers points, une valeur considérable.

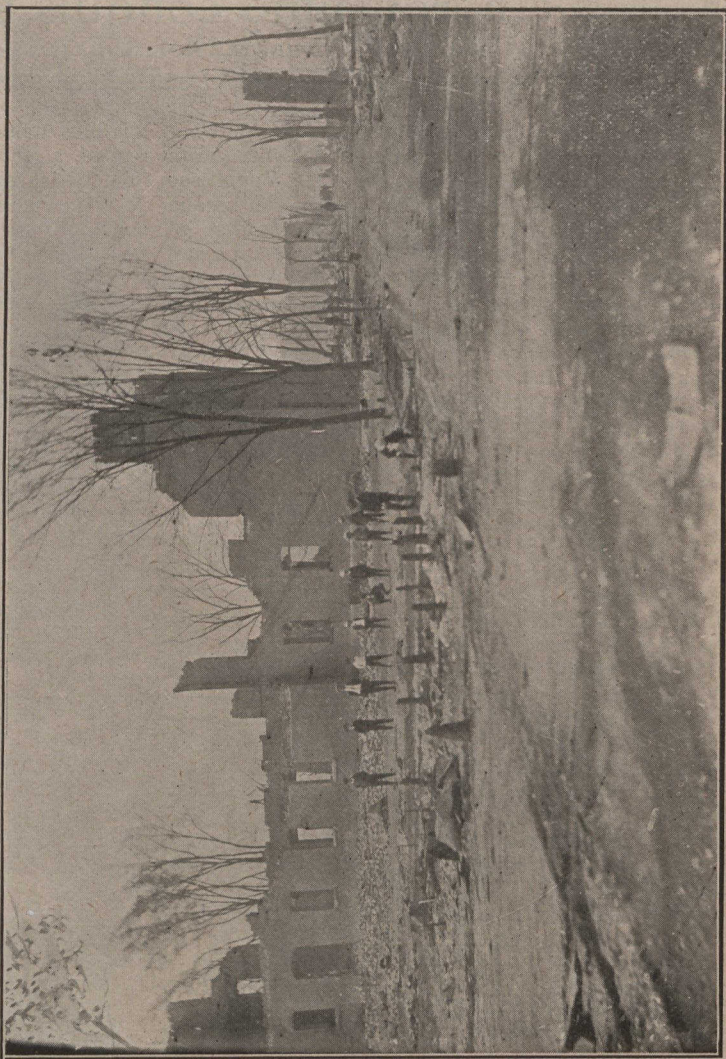
A voir l'aspect tranquille de ces polders, leurs prairies, d'un vert éblouissant, où paît en sûreté un bétail innombrable, on ne soupçonnerait jamais tout ce qu'il a fallu de volonté pour établir ce sol, tout ce qu'il faut encore aujourd'hui d'efforts pour le défendre et le consolider.

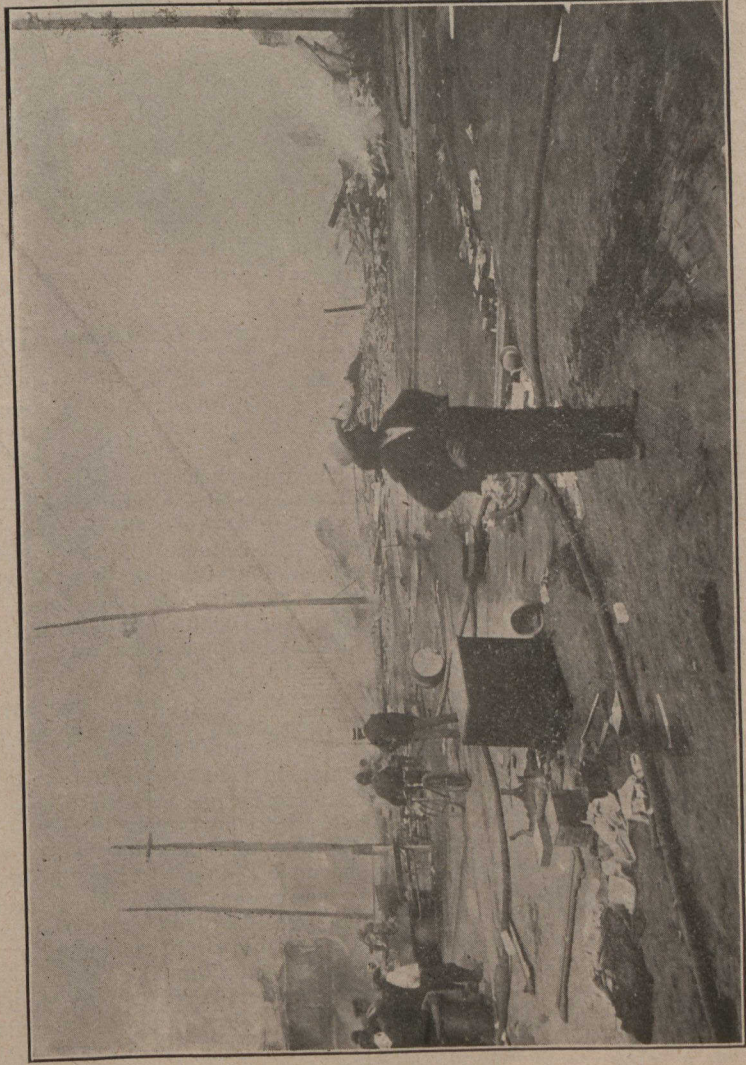
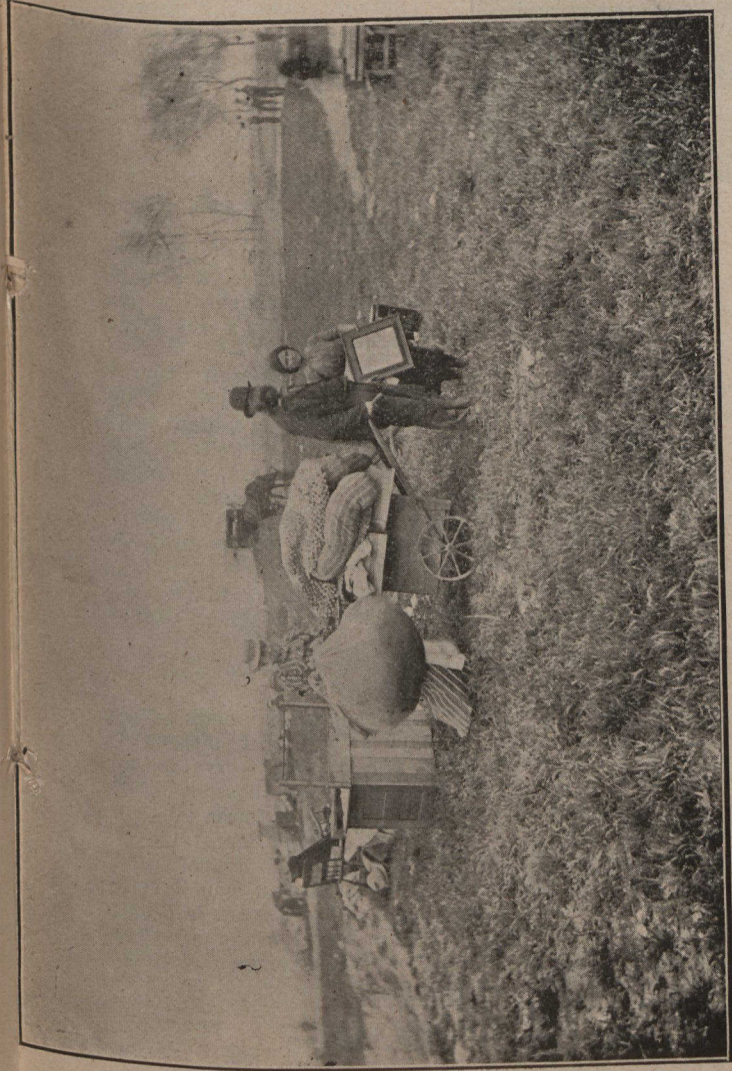
(La fin au prochain numéro)

La moquerie est le dernier des esprits, comme le sifflet est le dernier des instruments de musique.



VUE GÉNÉRALE DU QUARTIER INCENDIÉ





SAINT-HYACINTHE.— Vues de diverses parties désolées de Saint-Hyacinthe où le feu a récemment amoncelé des ruines sur son passage

LE PETIT DE TREIZE ANS

Elle avait eu son moment de charme et de fraîcheur, aux environs de la vingtième année, quand le roulier, Stéphane Leroy, l'avait demandée en mariage et épousée. Mais elle appartenait au monde des vite fanées, ce celles qui n'apportent ni dot, ni trousseau, ni aucune assurance pour le lendemain, si ce n'est un cœur brave, dur à la peine qui ne peut manquer, doux aux enfants qui peuvent venir. Il en vint quatre : Marie, Etienne, Jacques et Lucien. Le ménage, les journées passées à la rivière, les veillées qu'elle employait à raccommo-der, recoudre et ravauder pour le père et les quatre enfants, c'est plus qu'il n'en faut pour expliquer, — l'âge aussi avait creusé sa ride, — que la mère Leroy eût le visage couperosé, les cheveux rares sous le bonnet de linge, et les paupières toutes rouges autour des yeux.

Avez-vous remarqué ce joli nom, ce beau nom que le peuple donne aux femmes qui sont de chez lui ? Il dit : la mère Leroy, la mère Petit, la mère Cerisier. A peine ont-elles cessé d'avoir cet air de jeunesse qui prime encore deux ou trois ans après le mariage, à peine les a-t-on vues sur le pas de leur porte, avec un enfant dans les bras et un autre à la traîne, bien avant la trentaine, il les appelle la mère, et il oublie la femme. Par là, il entend bien les honorer. Mais je crois que ce n'est pas tout. Et ceux qui disent la mère savent que, pour elle, désormais, les joies les meilleures, les peines les plus aiguës, le courage de travailler jusqu'à l'extrême vieillesse, relèvent de ce titre-là. Ils savent que la mère a le grand rôle.

Chez les Leroy, c'était ainsi. L'homme ne comptait guère. Employé dans un entrepôt de charbons, il partait de la maison dès le matin et ne rentrait que la nuit, pour la soupe. On le voyait tout le jour, vêtu d'une blouse de grosse toile grise, devenue couleur de suie, très grand et courbé, le fouet autour du cou, les mains dans les poches, le masque plat, bruni, et creusé au milieu comme celui d'un hareng, suivre de son pas roulant le pas de la jument pommelée qui traînait le tombereau. Il marchait à la hauteur de la croupe de la bête. Aux montées, quand le sabot du cheval glissait sur les pavés, l'étincelle de ce coup de briquet fusait comme un pétard entre les jambes du roulier. Alors, celui-ci décrochait son fouet et le laissait retomber, sans rien dire, sur la selle, la peau de mouton et les traits de corde du harnais. Puis il reprenait sa promenade, sans se préoccuper des voitures, des bicyclettes, des pétroleuses, des omnibus ou des simples passants, l'oreille sourde aux interjections des voix comme aux appels des cornes, sûr qu'on se rangerait, qu'on éviterait la masse redoutable de la jument, du tombereau, du chargement de cardiff, d'où coulaient en arrière et roulaient sur la chaussée des fragments de charbon pareils à des perles de jais. A la maison, où il ne manquait jamais de rentrer, quelquefois un peu ému d'eau-de-vie, mais le plus souvent, tranquille et las, il ne faisait point de scènes et n'élevait pas la voix. Il ne demandait que sa soupe chaude, un peu de calme pour fumer sa pipe, et son lit. Pour le reste, il se reposait sur la mère Leroy. Il ne l'aidait qu'en lui abandonnant l'argent qu'il gagnait. Elle avait soin des corps et des âmes.

On soir d'hiver qu'il faisait froid et que la nuit tombait, la mère avait bien bourré de copeaux et de charbon le petit poêle pansu qui se tenait sur trois pieds au milieu de la principale chambre. Sur le couvercle, dans une casserole de terre, la soupe chauffait. La mère et la fille, cette Marie qui venait de prendre ses quinze ans, chétive, pâle et d'esprit lent, assises le dos au feu, côte à côte et tournées vers la fenêtre, reprisaient des bas d'enfants, et se hâtaient à cause de la lumière qui fuyait. Des chemises, des mouchoirs, un jupon fraîchement lavés, fumaient sur des cordes ten-

dues. Et les deux derniers, dont on s'occupait en ce moment, Jacques et Lucien, revenus de l'école, se haussaient sur leurs pieds nus, grattant du bout de l'ongle la glace posée en fougères sur les vitres, regardaient dehors, tout en bas. On voyait loin, par la fenêtre. L'appartement était au quatrième, en bordure d'un quai. Les petits comptaient les becs de gaz, ceux du pont de droite, ceux du pont de gauche, ceux qui dansaient dans la rivière, d'un bord à l'autre, au bout des lames. Ils se nommaient les quartiers de la ville étagés devant eux, et sur lesquels la fumée d'un remorqueur en marche se levait en gros tourbillons qui s'enflaient, devenaient translucides, formaient un cadre gris avec des maisons dedans, et crevaient en brume. Ils riaient, quand les dernières bandes de cornelles, regagnant quelque vieille tour d'église, se dispersaient un moment et reculaient dans le ciel jaune, poussées par les rafales du vent dont le sifflet paraissait alors faire le tour de la fenêtre.

Un pas pesant fit crier l'escalier. Le père entra, jeta sa limousine sur une chaise, se secoua, éprouvant un grand bien-être à retrouver l'abri, et allongea au-dessus du poêle son museau évidé :

« Ca sent la pomme de terre et les petits oignons, dit-il. Peut-on manger, la mère ? »

Elle ne cessa pas de ravauder, car il n'y avait vraiment presque plus de jour, et il fallait profiter de la dernière lueur.

« Tout à l'heure, répondit-elle. Ca ne va pas tarder. C'est Etienne qui est allé chercher le pain, et qui n'est pas revenu. »



Mais l'enfant demeura près du poêle

Le père s'était à peine assis à sa place ordinaire, dans le fond gris de la chambre, près de l'entrée, quand l'enfant poussa la porte et parut, essoufflé, vêtu d'une veste déjà trop courte, d'un gilet trop court, d'un pantalon trop court, tête nue et portant sous le bras un pain de six livres dont le milieu était enveloppé d'un journal. Il passa devant le père en disant : « Bonsoir ! » vint jusqu'aux deux femmes, et se pencha par-dessus l'épaule gauche de la mère Leroy, en ayant soin de poser sur l'épaule droite de la travailleuse le pain qu'il avait couru chercher.

« Voilà, m'man ! »

Il faut croire que le jour avait complètement disparu, et qu'on ne voyait plus assez pour ravauder, car la mère laissa tomber le bas de laine, embrassa la joue rose et froide qui se tendait, et la retint même un moment pressée contre son bonnet, tendrement, pour signifier : « Je n'ai pas d'enfant plus cher que toi. » Elle disait cela à chacun des quatre, à tour de rôle ; mais on peut supposer, sans crainte de se tromper, qu'elle était plus fière d'Etienne que des autres. Il avait de si grands yeux clairs qui riaient à la vie pauvre, un teint si frais, tant de désir de gagner, de n'être plus à charge à ses parents, de les aider ! Il était si câlin ! Depuis plusieurs semaines surtout, sa mère observait qu'il l'embrassait plus souvent, plus longuement, avec une émotion qu'elle avait toujours eue, eue, rien qu'à le regarder. Il comprenait mieux, sans doute, en grandissant, toute

la peine que s'était donnée la mère Leroy pour élever la famille, et puis, dans douze jours, pas un de plus, il atteignait ses treize ans, il quittait l'école, et entrât à la fabrique comme rattaché de fils. Tout le monde y pensait, n'est-ce pas, dans la maison ?

La pâle Marie se leva, la mère aussi. Elles mirent des assiettes sur la table, approchèrent celle-ci de l'endroit où le roulier se reposait, allumèrent la lampe à pétrole, et servirent la soupe. Pendant une demi-heure, ils mangèrent bruyamment, sans dire beaucoup de paroles. Le bruit était celui des cuillers, des dents, des chaises que les petits balançaient, et du vent glacé qui frappait aux vitres et roulait dans le tuyau du poêle. Le dîner fini, les femmes eurent vite fait d'enlever la table et de laver la vaisselle. Puis la mère dit, comme chaque soir :

« Allons, mes petits, faisons la prière. »

Quatre paires de sabots claquèrent sur le carreau. La mère Leroy, traversant la chambre, s'agenouilla à une petite distance de la fenêtre, — c'était l'endroit accoutumé, — Marie s'agenouilla près d'elle, à gauche, puis Jacques, puis Lucien. Ils étaient en ligne, par rang d'âge et de taille.

Le père avait allumé sa pipe, au fond de la chambre.

Au moment où elle levait la main droite pour commencer le signe de la croix, la mère Leroy se détourna, et demanda :

« Etienne ? »

L'enfant était debout près du poêle. Il ne bougea pas.

« Etienne ? »

— Va donc ! dit la rude voix du roulier. La mère t'appelle ; tu te chaufferas après ! »

Mais le petit secoua la tête, et n'obéit pas. Sachant qu'ils ont des caprices, ceux qui vont devenir des jeunes hommes, et que leur humeur mue comme leur voix, la femme se releva pour aller prendre Etienne par le bras et l'amener. En marchant, elle regardait son fils d'un air de reproche. Elle fit ainsi quatre pas, jusqu'à toucher presque l'enfant. Alors, elle s'aperçut qu'il était pâle comme le plâtre des murs, et elle s'arrêta, toute saisie.

« Fais la prière sans moi, dit-il. Je ne peux plus la faire. »

— Es-tu malade, mon Etienne ? Est-ce pour ça que tu es si blanc ? »

Il y eut une demi-minute au moins de silence. Les mains du petit tremblaient, quoiqu'il fût près du feu ; ses lèvres tremblaient ; ses narines étaient serrées et il respirait

avec effort, car, de sa vie, il n'avait eu à dire une chose aussi cruelle. Ses yeux, qui n'avaient cessé de fixer ceux de sa mère, ses yeux où s'était réfugié tout son courage, ses yeux aimants suppliaient d'avance : « Pardonne-moi. » Il dit enfin :

« Je sais bien que je vais te faire de la peine... Il faut bien pourtant que j'arrive à te le dire... Je ne crois plus comme toi, maman... »

— Qu'est-ce que tu ne crois plus, mon petit ?... Est-ce que... Mais ce n'est pas possible... Est-ce que tu ne crois plus au bon Dieu ? »

Les lèvres de treize ans murmurèrent :

« Non... »

Une plainte seule lui répondit. La mère Leroy, qui avait supporté sans faiblir tant d'épreuves qu'on ne les comptait plus, se sentit défaillir devant celle-là. Elle s'appuya au dossier d'une chaise qui se trouvait près d'elle, et ferma ses pauvres paupières rouges, qui se gonflèrent tout à coup. L'enfant n'y put tenir. Il courut à sa mère, il lui jeta les bras autour du cou, il l'embrassa, il demeura courbé, comme avant le dîner, et la tête pressée contre le bonnet blanc et contre les tempes où le sang battait violemment. Alors, à voix basse, sanglotant tous deux, ils échangèrent des mots rapides.

« Faut pas tant pleurer, maman. »

— Oh ! si ! »

— Il y a longtemps que je voulais vous le dire, plus d'un mois. »

— Qui donc t'a donné ces idées-là, mon petit ? »

LES BARBIERS CHINOIS

—Bien des choses.
—Et encore ?
—Des amis des apprentis.
—Et encore, mon Etienne ?
—Des journaux.
—Et encore ?
—Des livres que j'ai lus en revenant de l'école, le soir et le dimanche.
—Ici ?

—Oui, et ailleurs. C'est que, vois-tu, maman, nous ne sommes plus de ton temps, nous autres. Toi et mon père, vous ne lisez guère, vous êtes comme dans le passé... Nous, c'est à la science que nous croyons... J'ai lu plus que toi dans toute ta vie, je lirai encore... Mais ça ne m'empêche pas de te respecter, va, et d'avoir du chagrin parce que je te fais de la peine...

Ils parlaient si bas, que le murmure de leurs paroles était moins fort dans la chambre que celui du vent. Les trois autres enfants attendaient, immobiles, à genoux, les yeux levés vers les premières étoiles. Ils ne comprenaient pas. Le père avait retiré sa pipe de sa bouche, et essayait d'entendre des mots. Il n'entendait que des sanglots et des souffles, et la rumeur confuse de la ville qui passait par moments.

La mère Leroy n'était point savante. Elle aurait pu dire seulement, en faveur de sa foi : "C'est elle qui m'a faite ce que je suis, moi que tu aimes." Elle ne le dit pas. Elle caressa l'enfant, elle dit :

"J'aurais tant de douleur si tu ne voulais pas !"

Puis elle recarta doucement, et demanda, à demi-voix :

"Viens prendre ta place, Etienne, agenouille-toi."

Le père, qui s'était ému obscurément, parla pour la seconde fois, et dit, par manière de conciliation :

"Va donc, puisque ça fait plaisir à la mère."

Mais le petit se redressa nerveusement.

"Non, vous ne m'aurez plus avec vous."

Alors, la mère se laissa tomber à genoux près de Marie, en demandant :

"Récite les prières, Marie, je ne peux plus."

Et elle se mit à pleurer tout haut, la tête dans ses deux mains, tant que dura la prière et même longtemps après. C'était la mère qui pleurait, soucieuse d'une âme en péril. C'était la pauvre qui se sentait impuissante, ignorante, entourée d'influences malsaines qu'elle ne connaîtrait jamais toutes, et que la richesse, croyait-elle, lui eût permis de voir et d'écarter. C'était la race aussi, l'humble race, chrétienne depuis plus de mille ans, et qui souffrait de la blessure de ce soir, et qui tremblait.

Le lendemain, à la même heure, quand Marie, Jacques et Lucien se rangèrent près d'elle, devant la fenêtre, elle attendit un peu, espérant qu'Etienne se déciderait à venir, et, de même, le surlendemain. Mais l'enfant demeura près du poêle. Et la peine dont il se savait la cause ne parut plus l'émuovoïr.

Le quatrième jour, la mère n'attendit plus. Elle commença tout de suite la prière, et on eût dit qu'une habitude nouvelle était prise. Seulement, quand les enfants se furent relevés, elle resta à genoux sur le carreau. Une minute, deux minutes, cinq minutes, ils la virent inclinée, son vieux châle de laine gris secoué par des sanglots qu'on n'entendait pas, son bonnet faisant une espèce d'aurole dans l'ombre du dehors qui tombait par les vitres. Ils galopèrent en cercle, criant, comme tous les soirs. Jacques passa ainsi près du père qui fumait dans son coin, et qui étendit la main, et saisit l'enfant par la culotte.

"Arrête ! dit l'homme rudement.

—Pourquoi ?

—Et tu l'arrêteras comme ça tous les soirs !"

L'enfant désigna du doigt la forme inclinée là-bas.

"Que fait-elle donc ? demanda-t-il. La prière est finie."

Le roulier, qui connaissait la mère depuis vingt ans, répondit :

"Elle fait maintenant la prière d'Etienne."

Et c'était vrai.

RENE BAZIN.

Le docteur Malaga passe pour tuer sa clientèle avec sérénité.

Avec cela d'une prétention !...

—Moi, disait-il je ne veux que des malades du meilleur monde.

—A quoi bon, murmura quelqu'un, puisque c'est pour les envoyer dans l'autre ?

Plus que partout, le barbier, en Chine, a des fonctions multiples : guérisseur, coiffeur, manucure, baigneur, masseur, rebouteur, gazetier et pédicure. Malgré toutes les qualités qui semblent requises pour bien s'acquitter de tant de choses, il est mis au ban de la société, en compagnie des comédiens, des porteurs de palanquins, des chiromanciens et des médecins même les plus doctes. Pour eux tous, quelque mérite qu'ils aient pu acquérir, même en dehors de la profession qui les fait considérer comme indignes, la carrière du mandarinat civil ou militaire reste fermée à leurs aspirations.

sans laquelle un Chinois se croirait dépourvu de toute séduction. Cela fait, le barbier vous coiffe et retourne vos paupières pour en enlever les mucosités à l'aide d'un vilain petit instrument d'ivoire. Cette coutume a les conséquences les plus graves : elle occasionne des conjonctivites et l'inflammation de la cornée.

La surface interne des paupières se couvre bientôt d'une abondante granulation et finit par se renverser après être devenue dure comme un mince parchemin. Vient ensuite le tour des oreilles, dont il poinçonne patiemment tous les pores. Pour tout cela, il demande environ quatre sous, et vous fait les ongles par-dessus le marché.

Les sybarites ne se contentent pas des opéra-



Le barbier chinois porte toute sa boutique avec lui ; il porte sur ses épaules, et accrochés aux deux bouts d'un bâton, son bassin de cuivre, son coquemar et du feu, son siège à tiroirs avec le linge et sa trousse. Il annonce son passage en frappant un petit plat de métal, et là où l'on veut, dans la rue, au milieu d'une place ou d'une cour, sur la porte des maisons, il opère le client qui l'arrête.

L'eau bouillante, dont il est toujours nanti, remplace la savonnette pour assouplir les surfaces sur lesquelles doit passer son rasoir en fer, court et large. D'une main légère, il le fait courir sur le haut de la tête, en médageant la tresse, sur les paupières supérieures, sur le nez, enfin, partout où il le faut pour obtenir une glabréité luisante,

qu'ils livrent les muscles de leurs bras et de leurs jambes au doigté nerveux et pétrissant du barbier.

Celui-ci tire sur les articulations, fait craquer la jointure des doigts, exécute ensuite sur le torse nu de la pratique un massage dont le tambourinement va du pianissimo au fortissimo, et lorsque le client commence à haleter, il le renverse brusquement en travers sur ses genoux, lui fait craquer les reins et l'envoie gémir sous des couvertures.

Tel est ce qui m'avint. Je ne fus, en Chine, sybarite qu'un jour, et, ma curiosité étant satisfaite, j'ai juré, mais trop tard, qu'on ne m'y reprendrait plus.

G. DEV.

LES CROIX DANS LA CAMPAGNE

J'aimais dans ma jeunesse les promenades solitaires ; je cherchais les sites riants ; ils plaisaient à mes yeux, à mon imagination, à mon cœur ; ils étaient en harmonie avec mes idées sereines et douces. Alors, si j'apercevais une croix sur une colline ou sur le bord du sentier par lequel j'allais passer, je détournais mes regards ; pourquoi, disais-je, attrister par la vue d'un instrument de supplice ces lieux que le Créateur s'est plu à rendre si beaux ?... Un sentiment de répulsion m'agitait. Le signe de la rédemption produisit en moi une émotion toute nouvelle, lorsque dans un port de mer je vis la croix gigantesque élevée près du

phare. Oh ! me dis-je, ici, au bord des écueils, en face des tempêtes, que ce signe d'espérance est bien placé ! Les matelots luttant contre les flots l'aperçoivent de loin et l'invoquent, tandis que leurs femmes l'entourent, en faisant retentir la grève de cris et de prières ! Quand je revis mes campagnes charmantes, un souvenir des tempêtes s'offrit à ma pensée. Ces lieux sont riants, me dis-je ; mais ceux qui les habitent n'ont-ils jamais de douleurs à supporter ou à craindre ? Quel séjour terrestre est exempt d'orages ? Croix du Rédempteur, bénie soit la main qui t'élève, partout où peut passer un affligé !

DROZ.

LA TRIBUNE DES JEUNES

ESSAIS INÉDITS

L'ALCORAN OU LE CORAN

Le mot Coran, en arabe, signifie : Recueil de Préceptes, ou plus exactement, la Lecture, ce qui doit être lu. Il correspond au mot hébreu Karah ou Mikra, mot qui a la même origine — karaa, lire — et le même sens que celui de Koran. Mahomet l'a aussi appelé el Forcan — du verbe Faraka, diviser ou distinguer — c'est-à-dire qui distingue le bien du mal : c'est le mot juif Perek ou Perka, qui vient aussi de Faraka.

Les Mahométans l'appellent encore al Moshaf, le Volume, et al Kitab, le Livre par excellence, ce qui répond au Biblios des Grecs ; on l'appelle aussi al Dhikr, l'avertissement, nom que l'on donne aussi au Pentateuque et à l'Évangile.

L'Alcoran est divisé en 114 chapitres très inégaux, que les Arabes nomment Sowar, pluriel de Sura, mot signifiant rang, ordre ou suite régulière, comme celle d'une rangée de briques dans un bâtiment, ou d'un rang de soldats dans une armée. Chaque chapitre est divisé en petites parties inégales que nous nommons versets, et que les Arabes appellent Ayat ; ce mot est le même que le mot hébreu toth, et signifie Signe ou Merveille, nom qui convient aux secrets de Dieu, à ses attributs, à ses ouvrages, à ses jugements et à ses ordonnances faisant le sujet des versets de l'Alcoran.

Les Arabes assurent que l'original de l'Alcoran est écrit sur une table qui est gardée au ciel ; que l'ange Gabriel a apporté cette copie à Mahomet, qui ne savait ni lire ni écrire. Aussi, regardent-ils Mahomet comme l'Envoyé de Dieu, l'Apôtre, le Prophète des Prophètes.

Le Coran ou l'Alcoran contient toute la religion turque, arabe ou musulmane. Et un résumé succinct mais fidèle nous en a été donné par le Sieur de la Garde Malezair, qui vécut plusieurs années à la Cour de Constantinople, sous le règne du fameux Sultan Amurat-Hussein.

AUGUSTE CHARBONNIER.

LE TRIOMPHE DE GÉRICO

A travers le ciel tout gris des sueurs et de la poussière d'une journée ardente, le soleil avait peine à piquer ses rayons et n'apparaissait plus que comme la lueur d'une énorme chandelle qui va bientôt s'éteindre. En effet, sous l'horizon l'envahissant petit à petit, l'océan allait le submerger.

Une jeunesse folâtre s'ébattait près d'un énorme édifice, transpirant dans sa robe de pierre. Le grand congé tirait à sa fin, et les élèves, las de jouer, étendus çà et là maintenant sur la terrasse ombragée, séchaient leurs membres mouillés. Au

plaintes patriotiques et de ses romances sentimentales. Sa voix, quoique sans musique, est douce comme celle d'un enfant. Tandis que ses grands yeux blancs sont perdus dans la vague d'en haut, son pied bat la mesure de ses accents cadencés comme le tic-tac d'une vieille horloge veillant un mort. Et à chaque "hourra !" de la foule pâmée, ses yeux s'animent davantage, son pied bat vite, à rendre jaloux la queue d'un chien que caresse son maître. C'est qu'il est joyeux, Gérico, c'est que ce sont des caresses que cette réception enthousiaste, c'est qu'il triomphe, qu'il s'entend applaudir, c'est que ce cri : encore ! une autre, Gérico ! hourra pour Gérico ! le monte, le soule.

Et sous ce narcotique de la gloire, Gérico prend la mouche, recommence, s'enthousiasme, crie, rit, pleure presque. — En triomphe, Gérico ! Et enlevé par cent bras, Gérico vole en l'air comme une grenouille sous l'expérience de la planche qui bascule. Oh ! l'ivresse du triomphe ! l'apothéose du succès !

Qui dira toutes les joies qu'éprouve le pauvre idiot dans ces quelques minutes d'une fantaisie écolière ? Elle ne pensait qu'à rire aux dépens d'un maniaque, cette foule légère et "sans pitié", mais elle ne songeait pas qu'elle faisait les frais des plus enivrantes pensées d'amour-propre, des plus violents frissons de gloire, des plus indicibles sensations du triomphe qui caressèrent jamais le cerveau du génie ou firent vibrer l'âme de l'artiste... Et quand la cloche sonna, nous appelant à l'étude, en le voyant s'en aller, fier de son succès, léger comme l'oiseau, presque provoquant d'arrogance, je pensai à ceux qui, comme le pauvre Gérico, se croient importants personnages parce qu'on fait cercle autour d'eux, parce qu'on applaudit quand ils ouvrent la bouche... mais qui réellement ne sont que de pauvres bouffons dont s'amuse la foule.

JEAN SUIE.

Sainte-Thérèse de Blainville, mai, 1903.



MAHOMET ENSEIGNANT L'ALCORAN AUX ARABES. — Essai inédit de M. Auguste Charbonnier

milieu des causeries animées et des francs éclats, soudain est apparu Gérico, Gérico, le célèbre trouvère qui a foulé les rives de la "Rivière aux chiens", et qui, maintenant, se promène de château en château, de maison en maison, chantant partout ses complaintes émouvantes, racontant à qui veut l'entendre ses aventures merveilleuses.

— "Une chanson ! une chanson !" crient les élèves en apercevant Gérico ; et l'aède improvisé de commencer le chapelet monotone de ses com-

Le dernier terme de l'amour, c'est le sacrifice. — L'ABBE PERREYVE.

Il faut bien être accueillant pour ses adversaires : on ne fait de reconnaissances utiles qu'en pays ennemi. — A. THIERS.

La vie est faite de choses tristes qu'on ne peut éviter, et la grande vertu qu'elle demande, c'est toujours la résignation. — Le P. DIDON.

Notre cœur a l'âge de ce qu'il aime. — MARCEL PREVOST.

La joie, la gaieté, l'éclat de rire, sont la santé de l'esprit des enfants. — P.-J. STAHL.

Dans la hâte de vivre, on néglige trop souvent les raisons de la vie. — GABRIEL HANOIAUX.

PAGE DE SAINT NICOLAS

UNE AUMONE

"Pitié ! j'ai faim, j'ai froid, riches, vous qui passez. Ivres encor des bals qu'à regret vous quittez. Arrêtez-vous de grâce, ô fils de la fortune ! Ecoutez les accents de ma voix importune !... Ainsi disait l'infirmes, et ses gémissements Se perdaient emportés par le souffle des vents. Tous fuyaient... quand soudain passe une jeune

[fille, Et dans la main du pauvre une pièce d'or brille... "Ange des cieus, merci ! mais Dieu vous le rendra !"

L'hiver est déjà loin, et la douce Clara, Si pieuse, si bonne, est auprès de sa mère, Sa mère qui se meurt ! Pour conjurer la mort, Un humble messenger au ciel a pris l'essor, C'est l'ange de l'aumône : "O Dieu ! celle qui prie, Qui tremble et se désole, elle a sauvé la vie D'un malheureux vieillard avec la pièce d'or, Sa fortune d'enfant, son unique trésor ! Joyeuse elle a donné, pour calmer la souffrance, Le prix d'une croix d'or, rêve de son enfance."

Et Dieu, dans sa justice, à l'ange prosterné, Dit : "Va, retourne auprès de ce cœur consterné, Sa mère guérira, Clara te doit sa joie, Qu'elle marche toujours dans cette sainte voie, A qui sèche ici-bas les pleurs des malheureux, Je rendrai dans le ciel un trône glorieux."

M. DE MONPEZAT.

ROBY

Plusieurs corbeaux avaient établi leur nid sur un grand arbre, le plus grand du pays, au pied duquel ne passait qu'un petit sentier. Ce sentier reliait à travers champs le chalet des Aubiers à la demeure du vieux maître qui enseignait le latin et mille autres belles choses à Roby, le fils du garde forestier.

Donc, les corbeaux avaient fini par connaître ce petit garçon, qui, ses livres à la main, passait si souvent en les regardant beaucoup, et ils ne s'effrayaient pas de sa présence.

Un matin (on était alors au mois de mai), le soleil brillait gaiement, les fleurs s'épanouissaient et les oiseaux préparaient leurs nids.

Chez les corbeaux, grande agitation pour cela. Ils s'étaient dispersés de tous côtés à la recherche des ramules nécessaires, et à tout moment l'un d'eux revenait, une branche morte ou une paille au bec.

Roby arriva en flânant :

"Je n'ai pas envie d'aller en classe aujourd'hui, non, je n'en ai pas du tout envie, murmura-t-il d'un air maussade.

Et, arrivé sous le grand arbre, il s'y coucha tout de son long, regardant en l'air, d'abord le ciel bleu, à travers les jeunes feuilles, puis les grands oiseaux noirs, qui volaient si vite. Tout à coup il lui sembla que deux d'entre eux, immobiles sur une branche basse au-dessus de lui, le regardaient fixement :

"Que fait là cet enfant ? demanda l'un d'eux ; essaierait-il d'apprendre à devenir corbeau ?

—Hum ! Je ne sais trop ! Demandez-le-lui ?

—Eh ! l'ami, vous voudriez peut-être vous bâtir un nid ici ? fit le corbeau d'un air engageant.

—Oh non ! Monsieur le Corbeau ! répondit Roby ; c'est très bien pour vous, mais moi je n'aimerais pas à vivre là-dedans. J'ai une maison.

—Que vous avez bâtie ?

—Pas du tout ! Je ne saurais pas !

Les corbeaux regardèrent l'enfant d'un air si méprisant qu'il se hâta d'ajouter :

"Mais j'apprendrai, et quand je serai un homme, je saurai !"

Et il s'étira comme pour se grandir.

"Oui, oui ! fit l'un des oiseaux à ce geste, vous êtes très grand déjà, autant au moins que vingt corbeaux ; vous devez avoir une très bonne nourriture : où la prenez-vous ?

—Ma mère me la donne.

—Vous êtes donc un bébé ?

—Moi, un bébé ! Redites-le et je vous lance une pierre.

—Les garçons ne doivent jamais lancer de pierres, reprit le corbeau, très grave. C'est un très vilain jeu auquel vous ne devriez pas prendre plaisir. Du reste, je vous demandais si vous étiez un bébé seulement parce que chez nous, quand un jeune corbeau peut voler seul, il cherche lui-même sa nourriture.

—Patience, dit Roby, apaisé, je n'ai pas encore appris, mais cela viendra.

—Encore apprendre ! commença le corbeau ; mais son compagnon l'interrompit :

—En somme, fit-il, vous me paraissez beaucoup moins habile que le moindre oiseau. Je suppose que la seule chose que vous sachiez faire, ce sont vos vêtements, car ils sont beaucoup moins jolis que les nôtres, pauvre petit !

—Je ne suis pas petit, je ne suis pas pauvre, et



Roby arriva en flânant

mes vêtements sont très beaux, car c'est le tailleur de papa qui me les fait..."

A ce moment, un énorme corbeau, que Roby n'avait pas encore vu, dit lentement, d'un nid voisin : "Apportez-moi ce vaurien-là."

En même temps il fit un signe, et quand Roby, saisi aux cheveux par les deux premiers corbeaux, se trouva debout au bord du nid, trois immenses oiseaux noirs étaient immobiles, au milieu, et beaucoup de plus petits aux alentours.

"Voilà, dit l'un d'eux, un enfant qui se croit beaucoup plus sage qu'un corbeau, et il ne sait ni se loger, ni se vêtir, ni se nourrir. Il dit que chez les hommes, il faut apprendre ces choses-là ; mais il ne les apprend pas.

—Que fait-il donc ?

—Il fait... l'école buissonnière."

Un murmure d'indignation s'éleva dans l'assemblée, quoique beaucoup sans doute fussent trop braves gens pour comprendre ce que cela voulait dire.

Le grand corbeau continua :

"Si un de nos enfants se conduisait ainsi, que ferions-nous ?

—Nous le chasserions du pays des corbeaux", répondit-on d'une seule voix.

Le vieux corbeau eut l'air de s'attendrir :

"Il est gentil, pourtant, ce petit homme ; s'il voulait être moins paresseux !..."

—J'essaierai, fit Roby, résolument.

—Bravo, mon enfant..."

Et tandis que tous les corbeaux s'envolaient, l'arbre s'abaissa, s'abaissa jusqu'à ce que Roby se retrouvât debout sur la mousse.

Il ramassa ses livres et courut vers la maison de son vieux maître... Jamais écolier ne fut si attentif à sa leçon que Roby, ce jour-là.

Le soir, comme il retournait au logis, il vit un gros corbeau sur le bord du sentier.

"Mon maître est content", lui cria-t-il d'un ton joyeux.

Mais le corbeau n'eut pas l'air de comprendre, et regarda l'enfant comme s'il le voyait pour la première fois. Bientôt il s'envola au loin.

Roby, en rentrant, raconta son aventure à sa mère.

"Les oiseaux ne parlent pas, mon fils, dit celle-ci : tu t'es endormi sous l'arbre et tu as rêvé."

Peut-être bien ! Néanmoins, quand Roby sent qu'il va redevenir paresseux, il se dit : Allons, allons, maître Roby, il faut travailler dur, car vous êtes encore bien loin d'être aussi savant qu'un jeune corbeau."

H. S. B.

PETITE POSTE DE SAINT-NICOLAS

LUCIENNE-V. ST ALBAN. — Si j'accepte un bon baiser de petite fille ? Comment peux-tu le demander, fillette ? Mais j'en accepte plutôt deux et plus. Et, ma foi, je voudrais bien te "souffler", dans ma vieille barbe, cette quatrième réponse, si embarrassante à trouver, mais comme pour faire honneur à mon titre de "saint", je dois être juste avant tout, il m'est impossible de t'aider ainsi au détriment de tes petits camarades, qui, eux, sont obligés de travailler seuls. Cherche donc bien, ma petite fille, et bon succès, c'est le souhait de ton vieil ami.

SAINT NICOLAS.

PROBLÈMES NOUVEAUX

1. CHARADE

Cherchez mon un sur un navire ;
En mon deux, craignez un écueil.
Quant à mon tout, c'est un empire
Qui fait aux étrangers un fort mauvais accueil.

2. RECONSTRUCTION

Faites avec les lettres suivantes cinq prénoms féminins dont les initiales en formeront un autre :
AAA. CC. EEEEEEE. JJJ. LL. MM. NNN. O.
R. S. W.

3. ENIGME

Je commence toujours et finis rarement,
Ami lecteur, trouve-moi, cependant.

Les solutions seront publiées dans un prochain numéro, ainsi que les noms de ceux qui les auront trouvées.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES POSES DANS LE NUMÉRO DU 9 MAI

1. CASSE-TÊTE-ANAGRAMME

Palmier, osier, Rosier, pastèque, murier, Ormeau, céleri, Narcisse, tamarin, cassier, pEuplier, Armoise, Manioc, fUsain, aStEr.—Pier-re qui roule n'amasse pas mousse.

2. ENIGME

LA LETTRE O

Une jolie note d'album glanée sur les feuillets d'une mondaine mélancolique :

"Les plaisirs ne sont guère, pour séparer nos douleurs, que des virgules."

TOUJOURS CELUI-LÀ

Si vous toussiez, prenez du BAUME RHUMAL ; si vous êtes enrhumé, prenez du BAUME RHUMAL ; si vous avez la bronchite, prenez du BAUME RHUMAL — toujours du BAUME RHUMAL.

LA DANSE DU VOILE

La guerre au cake-walk bruyant et envahisseur est proclamée dans maint salon. On nous assure même qu'une ligne féminine de protestation contre le pas à la mode est en train de se former. En attendant, notre confrère quotidien, "Le Gaulois", qui est par excellence le journal du grand monde et dont la compétence en ces matières est indiscutable, nous conseille, pour faire échec au cake-walk, la "Danse du Voile". Gracieuse, élégante, et d'une harmonie exquise, cette jolie fantaisie chorégraphique, dont voici la description, obtiendra, nous n'en doutons pas, un vif succès auprès de nos lectrices, toujours anxieuses de se tenir au courant des nouveautés artistiques.



LA RÉVÉRENCE.—La danseuse salue son cavalier à qui elle vient d'être présentée.

La lutte est engagée entre le cake-walk, c'est-à-dire le Nouveau-Monde, et la danse du voile, cette production chorégraphique d'origine slavo-latine, et dont une grande dame, Mme la marquise de Montebello, importa le secret en France, où la grâce et l'harmonie du geste ont en tout temps exercé leur aimable et séduisante tyrannie. C'est une délicieuse danseuse, élevée dans toutes les traditions de la danse classique. Mlle Jane Nicloux, aidée et complétée de son camarade, Georges Cléret, de l'Opéra, qui a entrepris de vulgariser cette danse déjà consacrée à la cour de Russie, et qui l'a déjà dansée devant la jeunesse des écoles, à un concert donné par l'Association des Etudiants. C'est là que, pour la première fois, elle a développé les plis légers et soyeux de son voile symbolique, dressé comme un obstacle vaporeux en face du cake-walk.

Cette danse se danse à deux sur un rythme de valse lente. Le mouvement des bras a au moins autant d'importance que celui des jambes, car c'est toute une petite pantomime qui pourrait être appelée "Fiançailles", que le couple joue en dansant. Ce n'est plus le simple pas, net et précis, c'est une danse à laquelle tout le corps participe. L'expression même de la physionomie y joue un grand rôle ; c'est, en somme, un peu une figure de ballet, facilitée et mise à la portée des salons. Voyons comment elle se danse.

La jeune fille qui, par des agrafes invisibles, a mis rapidement à son corsage une gaze transparente retenue par un anneau au petit doigt de chacune de ses mains, se présente au cavalier de son choix, qui la salue. Elle répond par une révérence, et le mouvement d'ensemble commence à se dessiner. Séparément, à un pas de distance environ, cavalier et danseuse prennent des attitudes et exécutent des pas soigneusement réglés, tandis que le voile, dirigé par les mains de la jeune fille, tombe comme un rideau entre elle et lui. Le cavalier passe son bras autour de la taille de sa danseuse, il l'abandonne, puis la reprend, elle, toujours protégée par le voile, qui tourne et s'harmonise admirablement avec ses mouvements valsés.



COMMENCEMENT DE LA PREMIÈRE RÉFIGURE.—Le voile tombe comme un rideau nuageux entre la danseuse et son cavalier.

Cette figure peut être appelée la "Présentation". Elle symbolise tous les émois de la jeune fille et tous les efforts de son fiancé pour la connaître et la conquérir. Chaque fois qu'il croit avoir enfin la victoire, le voile, comme un obstacle insurmontable, s'abaisse, et, dépité, il fuit pour revenir bien vite. C'est l'histoire éternelle de l'amour naissant, c'est le jeu naïf et charmant des premiers espoirs.

Mais, après cette première partie, coupée par des rassemblements, par des abandons et par des retours d'ensemble, la jeune fille se tourne vers son cavalier, entr'ouvre son voile et laisse aperce-

voir son visage. En gage de sa confiance, elle semble offrir un fleur de son corsage au danseur, qui se rapproche pour la prendre ; mais elle hésite, regarde alternativement la fleur et celui qui la sollicite. Alors lui l'enlace et l'entraîne dans un mouvement de valse lente presque tendre à force de lenteur. Puis la valse s'accroît : la jeune fille, comme grisée par cette rotation sans cesse plus active, tient, au-dessus de sa tête et de celle de son cavalier, le voile qu'elle a pu ainsi tenir rassemblé dans ses deux mains. On dirait un nuage mouvant qui cache à demi les deux têtes souriantes ; les feuilles de la rose tombent successivement sur le sol et laissent, à la suite des danseurs entraînés, un sillon ravissant. Puis la valse semble agoniser, mourir dans un ralentissement continu.

Viennent alors les fiançailles. Le couple, enveloppé dans les plis vaporeux du voile, évolue suivant les sinuosités de la mélodie expirante ; on dirait des fiançailles aériennes, quasi-célestes, dont la poésie intense s'accroît de la mélancolie d'une musique qui s'amincit, s'effile, s'immatérialise, et meurt finalement dans un accord très doux et définitif. Alors la jeune fille soulève brusquement son voile, comme si elle le déchirait, et sa figure apparaît souriante en même temps que celle de son cavalier, non moins souriant ; tous deux saluent parmi l'aurole blanche du voile enfin levé, et la danse est ainsi terminée.

Ainsi se définit le poème valsé qu'est la "danse du voile", amalgame discret de la pantomime chaste et de la danse active réunissant la grâce, le charme et la distinction dans la plus parfaite harmonie, en même temps qu'il exprime par des pas et des attitudes faciles à saisir et à exécuter les sentiments mêmes de l'âme. Un seul accessoire, le voile, qui complète au lieu de la troubler la sérénité des lignes, et se peut enlever en moins de deux secondes dès la figure terminée. Les jeunes filles ne sauraient se plaindre d'ajouter à leur corsage de bal des ailes portatives, d'autant que ces ailes se ferment rapidement, se détachent avec facilité, et tiennent à peine la place d'un mouchoir de poche dès que leurs jolies propriétaires ont cessé de danser.

On les attache par des agrafes sur l'épaule, au coude et sur le bras, pendant que le petit doigt les tient maintenues à l'aide d'un anneau.

Ce que nous avons expliqué, c'est l'idée même de la danse, la suite des sentiments qu'elle doit exprimer bien plus que les pas eux-mêmes. Ceux-ci, en effet, ne peuvent pas se décomposer comme des pas de polka ou de boston. C'est aux danseurs de les imaginer ou de se les faire régler par quelque personne compétente. Le tout n'est du reste pas très long et dure de trois à quatre minutes, le temps d'une valse.

Ce que la danseuse doit travailler principalement, c'est, durant la première partie, le mouvement des bras, qui abaissent et ramènent alternativement le voile



LA VALSE.—Le couple fait quelques tours de valse, le bras gauche du cavalier tenant très haut le bras droit de la danseuse.



LA DERNIÈRE FIGURE.—La danseuse qui vient de se retourner vers son cavalier, étend ses voiles qui vont la cacher comme en un nuage.



LA DANSEUSE SE DÉROBE.—Pendant que son cavalier cherche à voir son visage, la danseuse se dérobe,

devant le visage en même temps que le corps se cambre. Ce mouvement est très harmonieux et donne bien l'illusion des gestes des ballerines que l'on a pu voir sur la scène.

* * *

Un autre effet très joli est celui de la fin, alors qu'après un suprême tournoiement, le voile tombe lentement en plis légers et découvre progressivement le couple.

On voit par ces seuls exemples le parti que l'on peut tirer de ces deux ailes de gaze.

La "danse du voile" est donc une tentative pour essayer d'introduire dans les salons la danse gracieuse et étudiante, la danse conçue un peu comme un petit "numéro" qui tiendrait la place de la saynète ou des monologues. Il est certain que rien n'est plus charmant que trois ou quatre couples dansant une "Danse du Voile" bien réglée, et n'est-ce pas pour une maîtresse de maison une jolie nouveauté à lancer pour sa première "garden party" ?

Mais que de difficulté à vaincre pour arriver à bien mimer cette danse, dont la grâce est aujourd'hui opposée aux déhanchements du cake-walk ! Celui-ci, au moins, avait un avantage : c'est qu'il était facile, amusant, rempli d'imprévu, et, qu'une fois les premiers pas appris, il laissait à la fantaisie des danseurs la plus grande liberté, tandis qu'avec la danse du voile, les choses se passent exactement de façon opposée, il faut travailler sérieusement et étudier le moindre de ses gestes et de ses pas avant d'arriver à en faire la petite pantomime si exquisement précieuse et maniérée qu'elle doit être.

"Voyez-vous, me disait récemment Mme Marquitta, la maîtresse de ballet bien connue, on ne sait plus danser en France, maintenant ; on ne danse plus, on saute, parce qu'on n'a plus le temps d'apprendre.

On ne va plus chez le professeur de danse pour y apprendre, comme jadis, les belles manières, en général, on y va pour qu'il vous inculque au plus vite les quelques pas sans la connaissance desquels il est impossible à une jeune fille de faire figure dans le monde où l'on danse.

Que venez-vous me parler menuet, pavane, c'était bon jadis, car ces danses, non seulement disaient la grâce des danseurs, mais la joliesse enrubannée de toute une époque, tandis qu'aujourd'hui !..."

N'est-ce pas un joli démenti que Mme de Montebello a donné à la maîtresse de ballet, en assistant d'un oeil bien veillant aux progrès de la danse du voile, et en affirmant par là qu'en France il y avait encore assez d'élégance et de distinction pour qu'on ose y danser avec grâce.

Nous ne doutons pas que les lectrices de l'"Album Universel" pensent de même, et nous sommes certains que la "danse du voile" remportera auprès d'elles le grand succès qu'elle mérite.



LE NUAGE.—Dans un mouvement alternatif des bras, la danseuse masque et découvre tour à tour son visage.



LA RÉCONCILIATION.—La danseuse écarte le voile et laisse apparaître son visage.

On vient de porter dans une pharmacie un sal-timbanque, avaleur de sabres, de verre pilé, etc., qui s'est évanoui, étouffant, dans l'exercice de ses fonctions, sur la place publique. Et l'apothicaire, qui avait retiré du gosier de l'homme l'objet cause de l'accident :

—Pas étonnant qu'elle n'ait pas passé : c'est une pièce fausse.

LE CLUB DE LA CROSSE MASCOTTE

(Photo. Laprés & Lavergne, coin des rues Saint-Denis et Ontario.)



L. Germain A. Lionnais, Jr H. Desfossés St-Aubin Maurice Jos. Valois Allard St-Germain St-Aubin
 Chronometeur Gérant Capitaine Lafleur Entraîneur
 Deer Thibault John A. Dupras Martin Bernier
 J. Desfossés H. Dupras

PROPOS D'IVROGNES



—Mon vieux, t'es cuit !
 —Non. Je vas te prouver que je ne suis pas cuit... Regarde, j'ai deux sous dans la main ! Me crois-tu ?
 —Oui, j'te crois !
 —Du moment que tu me crois, je suis "cru", donc je ne suis pas "cuit" !

LOGIQUE



—Pas si bête ; si je le lâche, je tombe par terre... Et si je tombe, vous direz que je suis saoul !

J'ai Découvert Une Guérison pour le RHUMATISME

Ecrivez-moi.

Ne m'envoyez pas d'argent.

N'importe quelle personne honnête qui souffre de Rhumatisme est invitée à profiter de cette offre.

Je suis spécialiste pour le Rhumatisme et j'ai traité plus de cas, je crois, que n'importe quel autre médecin. Durant 16 ans, j'ai fait 2,000 expériences avec des drogues de toutes sortes, et essayé tous les remèdes inventés tout en cherchant le monde entier pour découvrir encore quelque chose de mieux. Neuf ans passés, je découvris enfin en Allemagne une préparation chimique précieuse qui, en combinaison avec mes autres découvertes, me donna un remède sûr.

Je ne prétends nullement pouvoir convertir les jointures osseuses en chair ; mais je puis guérir la maladie à toutes les phases, complètement et pour toujours. C'est ce que j'ai fait amplement cent mille fois.

Je connais mon remède si bien que je vous permettrai d'abord de l'essayer. Ecrivez-moi simplement une carte postale me demandant mon livre sur le Rhumatisme et je vous enverrai un ordre sur votre pharmacien pour six bouteilles du Remède du Dr Shoop contre le Rhumatisme (Dr Shoop's Rheumatic Cure). Prenez-le pendant un mois à mon risque. S'il réussit, il ne vous coûtera que \$5.50. S'il échoue, je paierai moi-même le pharmacien et votre simple parole en décidera.

Voilà exactement ce que je veux dire. Si vous dites que les résultats ne sont pas comme je le prétends, je n'accepterai par un sou de vous.

Je n'ai pas d'échantillons. N'importe quel simple échantillon qui peut affecter un rhumatisme chronique doit être rempli de drogues fort dangereuses. Je n'emploie point de telles drogues, et c'est folie de les prendre. Il faut expulser la maladie du sang. C'est ce que mon remède fait, même dans les cas les plus difficiles et les plus opiniâtres. Il a guéri les cas les plus invétérés que j'aie jamais vus. Or dans toute ma pratique — au cours de toutes mes 2,000 expériences — je n'ai jamais trouvé quelqu'autre remède capable de guérir seulement un cas de maladie chronique sur dix.

Ecrivez-moi aujourd'hui et je vous enverrai mon ordre pour la médecine. Essayez mon remède pendant un mois, car il ne pourra jamais vous nuire. S'il échoue il est gratuit.

Adressez, Dr Shoop, Boite 80, Racine, Wis.

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. En vente chez tous les pharmaciens.



PRODUITS SANS RIVAUX
Pour les soins de la peau

MEDAILLE D'OR, PARIS 1900
J. SIMON, 59, Faubourg St-Martin, Paris



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Énergique, Inoffensif et Garant. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

—Le "Boston Herald" fait un bon compliment à la population canadienne de Lowell, en disant que c'est grâce à elle si les manufactures de cette ville peuvent aujourd'hui produire des marchandises d'une qualité supérieure.

—A tous les titres qu'il a déjà, le président Roosevelt pourra ajouter celui de docteur en droit que l'Université de Chicago lui a conféré.

—Le Rév. Samuel MacPherson, ancien recteur de l'église épiscopale St. John, de Roxbury, vient d'abjurer le protestantisme pour entrer dans l'Eglise catholique.

PERDU, UN CAVALIER

Pourquoi rester couchée avec une migraine et perdre tout plaisir et la société de vos cavaliers, quand une Poudre Nervine de Mathieu vous donnera un soulagement immédiat, une guérison très prompte.—18 pour 25 cents. — En vente partout.

—Il y a peu d'années, la couleur indigo provenait uniquement de la plante du même nom, cultivée dans de vastes régions de l'Inde, en particulier à Debar. n annonce maintenant de Londres que le Maharadjà de Darbhanga vient de renoncer à la culture de l'indigo. La victoire de l'industrie s'affirme, définitive.

—Le beurre de crèmerie se fait plus rare sur le marché de Toronto, faute d'approvisionnement, et a, en conséquence, augmenté de un centin par livre.

—On a signalé des gisements de nerai à Terre-Neuve, qui contiendraient, dit-on, l'un 98,000,000 de tonnes, et un autre, plus de 60,000,000 de tonnes.

—L'alun en poudre peut servir à clarifier certaines eaux troubles ; cependant, le filtrage, toujours nécessaire, est considéré comme la seule méthode naturelle.

—La législature de l'Etat de New-York a passé un projet de loi qui réunit la taxe d'Etat sur les compagnies canadiennes d'assurance de 2 à 1 pour cent.

LE CHOIX EST FAIT

Pour les soins contre les affections de la gorge et des poumons, le BAUME RHUMAL est le remède vraiment efficace et économique.



(Trois heures de l'après-midi.) — Ah ! ma chère, regardez donc cette femme ; comment peut-on voir encore au vingtième siècle des gens se mettre des anneaux dans le nez, des plumes dans les cheveux et se peindre la figure.

(Onze heures du soir.) — Marie, vous m'apporterez mes boucles d'oreilles, mon piquet de plumes et mon rouge.

ON PREND DE L'AGE !



—Non ! ce qu'ils me rasant, ces mioches, pour que je joue avec eux !...
—Que veux-tu, Paul, nous avons été jeunes aussi !

Changement de Local

Je suis prêt à rencontrer
tous les clients à mon nouveau
magasin,

174! RUE STE-CATHERINE

entre les rues St-Denis et Sanguinet

où ils seront certains de
n'avoir que du nouveau en
Lunettes, Lorgons, Jumelles,
Loupes, Thermomètres,
Baromètres, etc.

ROD. CARRIERE

...OPTICIEN...

Diplômé du Collège d'Optique de Philadelphie. Instructeur d'Optique au Collège de Pharmacie de Montréal.

Téléphone Bell Est 2257

Theatre National Français

1440 SAINTE-CATHERINE

Tel. Bell Est 1736 Tel. Marchands 520

SEMAINE DU 1er JUIN 1903

"LA MULATRESSE"

SPÉCIAL. — Ré-engagement des célèbres Xylophonistes. — THE MUSICAL JOHNSTONS. — Villerale et Verteull dans leur spécialité de chants et de danses.

Prix, Matinées, - 10, 15, 20, 25c

Prix, Soirées, - 10, 20, 30, 40c

Téléphone Bell 761 Est

Scott & CIE
BIJOUTIERS
1545
RUE STE-CATHERINE
MONTREAL

Grande
Assortiment !
Joncs de Mariage, Argentierie de tout genre pour Cadeaux de Noces, Horloges de Fantaisie, Bagues avec dessins des plus choisis, Bijoux des derniers goûts. Le tout à des prix très modérés, une visite est sollicitée.

A. SCOTT & CIE

1545 RUE SAINTE-CATHERINE

—Il y a en France un million et demi de ruches d'abeilles en activité, dont le produit en miel et en cire rapporte des millions de piastres par année. Au Canada, on peut faire aussi l'élevage des abeilles d'une manière très avantageuse, mais sur une plus grande échelle.

Comment Emprunter de l'Argent **Absolument Sans Intérêt ?**

Pour vous acheter

Une MAISON, une FERME

ou payer une hypothèque.

Ce sera peut-être là la base de votre fortune!

LOCATAIRES et FERMIERS, réfléchissez et cessez d'enrichir les autres. Songez à l'avenir de vos enfants et au bien-être de votre famille.

Le Moyen ?

Rien de plus simple. Nous opérons sur des bases solides. Informez-vous aussitôt soit personnellement ou par écrit et demandez notre livret gratuit donnant toutes les explications.

A. MILLETTE, Sec.-Trés. et Gérant



La Compagnie de Prêt et d'Epargne

A Responsabilité Limitée

Capital : \$250,000

Avec pouvoir d'émettre \$1,000,000 d'Obligations

Bureau-chef:
20 RUE ST ALEXIS,
MONTREAL.



—Mgr John-J. Glennon, le nouveau prélat américain que Rome a nommé coadjuteur de Mgr Kain, de Saint-Louis, Mo., est né en Irlande.

—Prussiens et Bavaois :

Napoléon 1er avait confié à la Bavière une partie des canons et des drapeaux pris, au cours des campagnes successives, aux armées prussiennes, et les trophées étaient, jusqu'ici, conservés précieusement à Munich. On assure même que, pendant les séjours qu'y fit Guillaume II, il ne dissimula pas son émotion à la vue de ces souvenirs des campagnes napoléoniennes.

Or, à l'occasion de l'anniversaire de naissance de l'empereur Guillaume, le gouvernement bavarois vient de lui offrir les canons et les drapeaux prussiens qu'il conservait depuis près d'un siècle.

Le présent a été, paraît-il, chaleureusement accueilli.

FRUIT DE L'EXPERIENCE

La découverte du BAUME RHUMAL est le fruit d'études et d'expériences suivies faites dans l'intérêt de l'humanité.



Le chasseur d'occasion (s'éveillant après un somme de digestion). — Sapristi, ne tirez pas ?

Worth its Weight in Gold



IL VAUT SON PESANT D'OR

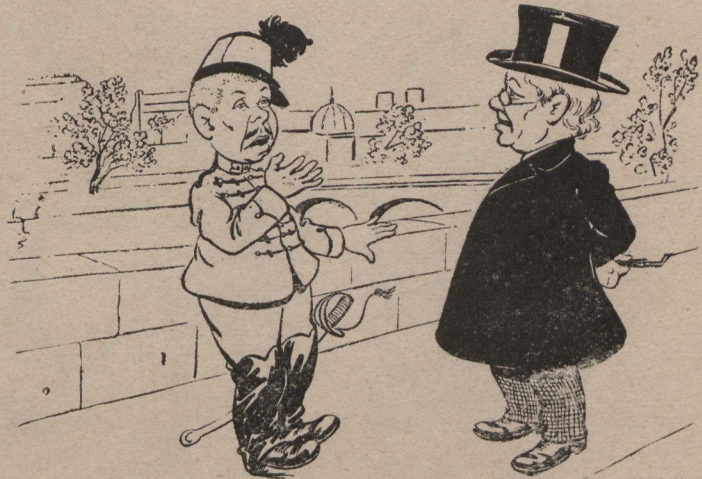
LE SAVON "BABY'S OWN SOAP"

Vaut son pesant d'or; il conserve la peau délicate des enfants molle et douce et exempte de gerçures.

Pur, Odoriférant, Propre à Nettoyer.

Nul autre Savon n'est aussi Bon.

ALBERT TOILET SOAP CO., Mfrs., MONTREAL.



—Voyons, vous n'avez pas honte de vous mettre dans cet état-là... vous savez bien que l'alcool dégrade l'homme ?
—M'en moque !... suis pas gradé.

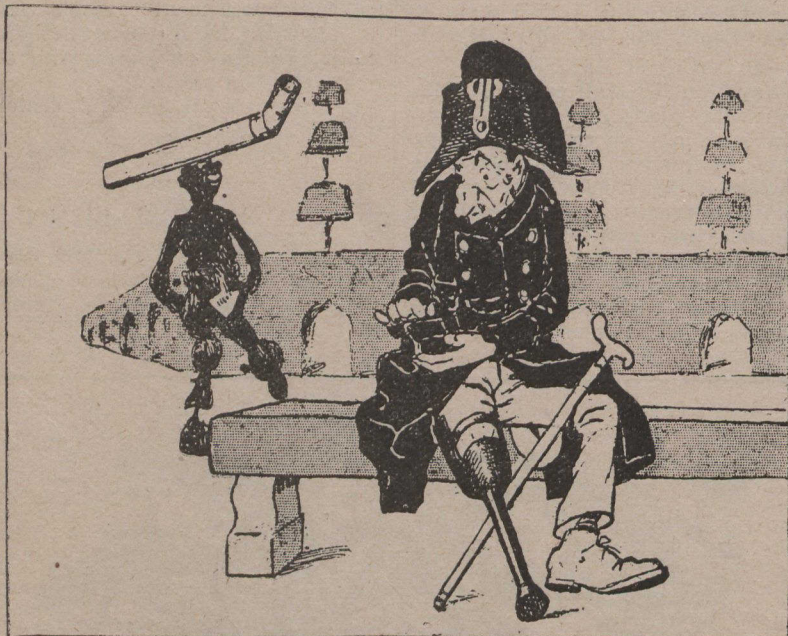


—Mais pourquoi, dites, voulez-vous donner la main de votre fille à M. Ernest, puisque vous le détestez ?
—Mais si, c'est justement pour ça ; comprenez que j'ai envie de lui donner ma femme comme belle-mère.

—Si le monde ne met point le holà au désir effréné de liberté qui s'est emparé tout récemment du cœur du beau sexe, nous craignons fort que nos enfants ne soient, avant peu, obligés d'aller courtoiser leurs belles sur le toit des maisons, au haut d'une échelle. Heureux ceux qui les rencontreront sur la surface de notre planète, soit à l'établi, soit derrière un comptoir. D'après un dernier recensement, on en est ar-

rivé à la conclusion que les femmes prennent rapidement la place de l'homme, dans les emplois que, jusqu'à ce jour, il avait remplies. On compte aux Etats-Unis 126 femmes plombiers, 45 plâtriers, 167 maçons, 214 tapissiers, 1,759 peintres en bâtiment, 545 charpentiers. Les demoiselles de boutique et sténographes se comptent par milliers. Dans plusieurs Etats de l'Union, les femmes dirigent la charrie.

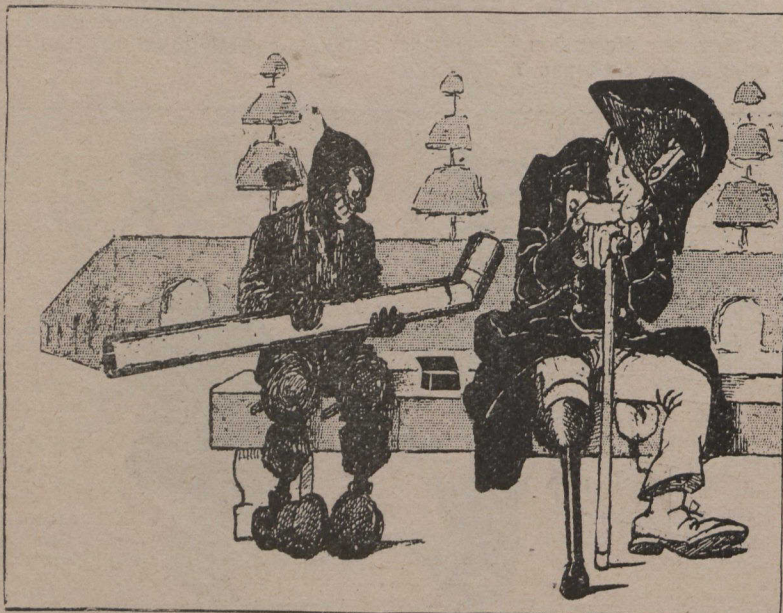
DU BON TABAC



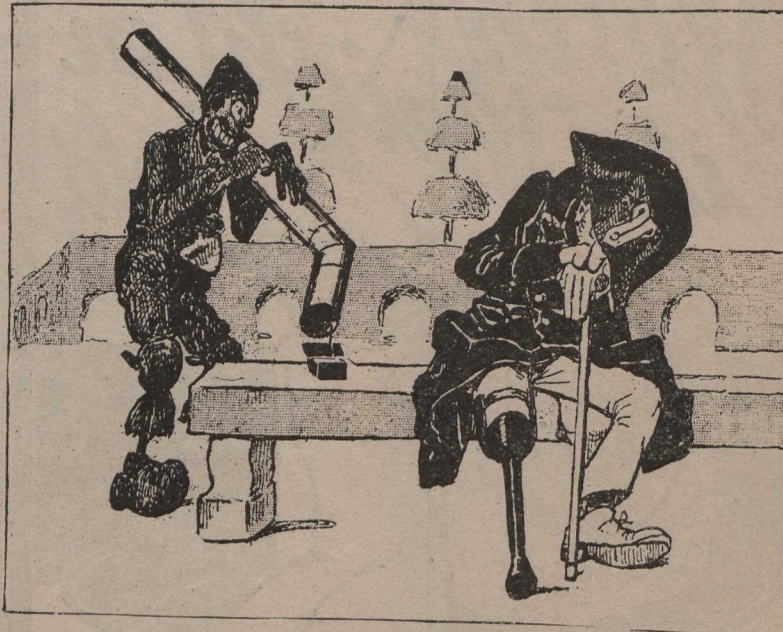
L'INVALIDE. — Sapristi, ma tabatière est vide et pas de bureau de tabac aux environs ! Enfin, on patientera.



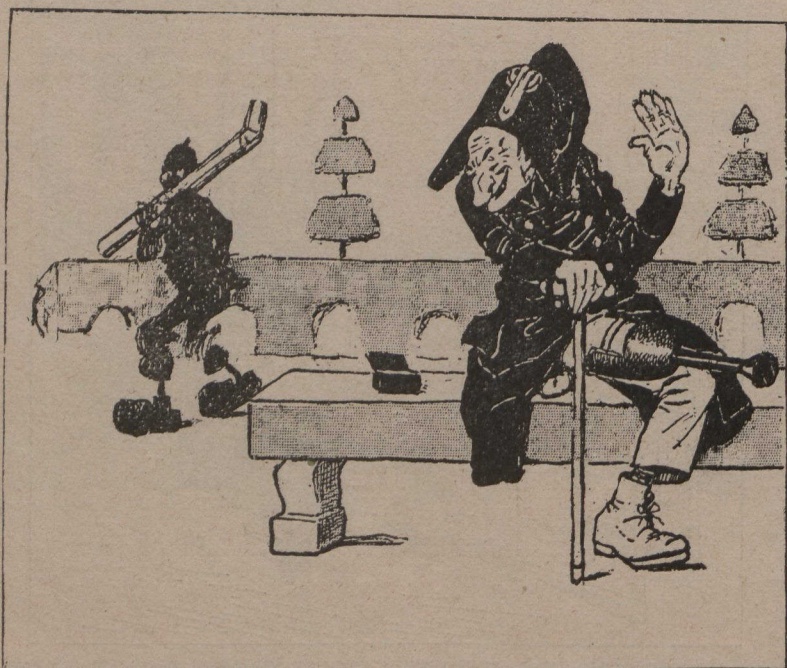
LE RAMONEUR. — Tiens !... un invalide et sa tabatière !... Y s'a endormi, le vieux débris...



—Sa tabatière est vide, le pauvre vieux. Mais j'en ai, moi, du tabac, et du bon !...



—J'vas remplacer le bon Dieu, et lui remplir sa tabatière !



L'INVALIDE. — Mille cartouches ! on peut dire que la fortune vient en dormant



—On voit que c'est une personne de qualité qui m'a fait cette surprise. Je n'ai jamais prisé de si bon tabac !